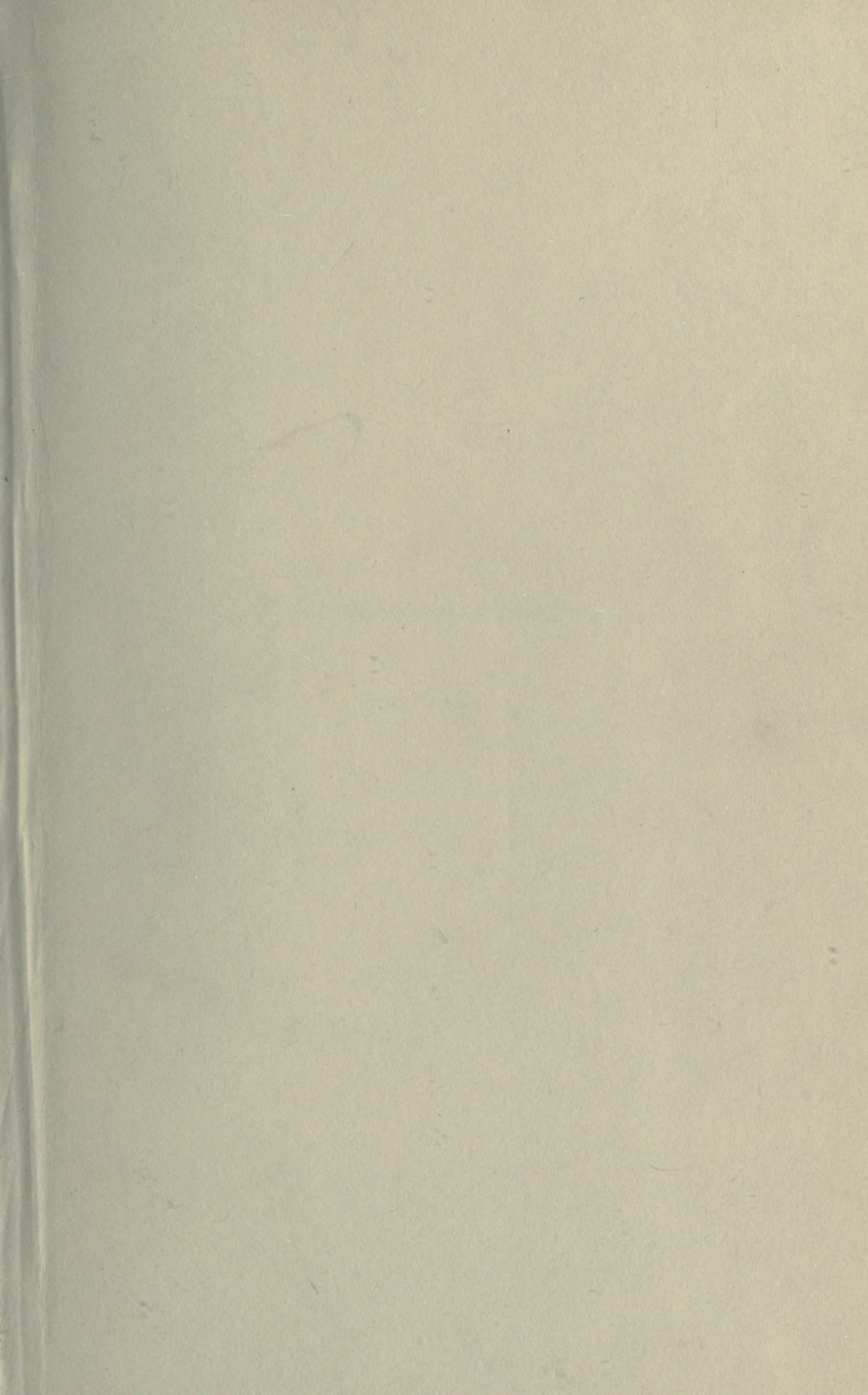


PQ  
2637  
P24A22







1

79

*A Damme, en Flandre.*

1450—1500.

DU MÊME AUTEUR :

<i>Voyages vers mon Pays</i> . . . . .	1 vol.
<i>Kaatje</i> . . . . .	1 vol.
<i>La Madone et la Dixième Journée</i> . . . . .	1 vol.

**H. Lamertin** éditeur.





Paul Spaak



a

**D**amme

en

**F**landre.

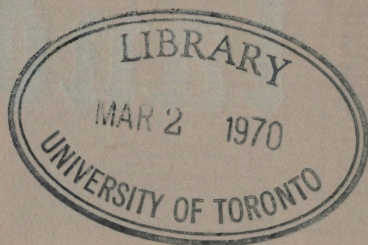


H. Lamertin éditeur.

PQ

2637

P24 A22



.....Hinc quoque digrediens, flatu propulsa secundo,  
Portum leta subit a damno nomen habentem  
Qui tam latus erat, tanteque quietis, ut omnes  
In se sufficiat nostras concludere naves;  
Quo valde spaciosus erat Dan nomine vicus  
Lenifluis jucundus aquis atque ubere glebe,  
Proximitate maris, portuque situque superbus. ..

GUILLELMI ARMORICI PHILIPIDOS  
LIBRI XII-*Liber IX-373 et s.*

..... je songe  
Qu'un soir, comme ce soir où nos doigts se confondent,  
Un navire sonore, ailé de voiles rondes,  
Passa devant la tour épaisse de l'église,  
Traversa le chenal en longeant les balises,  
S'éloigna vers la mer, de plus en plus petit,  
Et qu'il fut le dernier navire qui partit !...

VOYAGES VERS MON PAYS.



I



Au coin du quai Saint-Christophe et du Marché-aux-Grains s'élevait la maison de MAÎTRE CORNEILLE, doyen des courtiers.

C'était une grande maison presque entièrement en bois, d'un beau bois sombre qu'avaient patiné les saisons. L'hôtel du bailli et l'hôtel consulaire des Biscayens qu'on voyait non loin d'elle, étaient plus hauts et plus larges, mais, construits de pierres et de briques, n'avaient ni son aspect vivant, ni son accueil aimable. A hauteur du premier étage elle s'élargissait, surplombant la rue, et ses petits carreaux ronds regardaient d'un côté la place et la façade de l'hôtel de ville, et, de l'autre, le canal bordé de larges quais. Son triple pignon, ses ancras ouvragés, ses fenêtres nombreuses et le banc de pierre près duquel s'ouvrait sa porte abritée d'un bel auvent donnaient l'impression d'une aisance assurée,

avant même que l'on n'entrât dans la grande salle du rez-de-chaussée où, d'habitude, travaillait MAÎTRE CORNEILLE.

Le luxe ici disait l'opulence du maître. Les cloisons de bois étaient couvertes, dans leur partie supérieure, de cuir de Malines, gaufré d'or sombre et chaud. Au plafond, les têtes des solives étaient sculptées. Près de la porte d'entrée une très large fenêtre, aux carreaux petits, ronds et sertis de plomb, s'enfonçait dans une sorte d'avant-corps, assez profond pour que deux bancs de bois en garnissent les parois latérales, et comme cette fenêtre occupait le coin coupé de la demeure entre la place et le quai, quand on l'ouvrait la vue s'étendait sur l'écluse et le canal toujours pleins de vaisseaux. A gauche de la fenêtre, un escalier de deux volées montait à l'étage, mais seule la première était visible de la salle car une porte fermait le palier. Un large et haut coffre de chêne, bardé de pentures, clos d'une épaisse serrure, occupait l'angle formé par l'escalier et la cloison de gauche. Il y avait ensuite une porte, puis des casiers nombreux bourrés de papiers, de gros livres, de parchemins roulés dont pendaient les sceaux; contre le mur une carte aux couleurs violentes étalait des mers et des continents, et devant les casiers, la table aux pieds massifs, couverte d'un tapis d'Orient, encombrée de papiers, de registres et de rouleaux, portait un encrier, de la cire, des cachets et, debout dans un mortier de bronze, un paquet de plumes d'oie. Au mur



de droite s'adossait une crédence joliment travaillée. Une porte ouvrait sur la chambre voisine; les sièges étaient de cuir et de chêne; le sol était un beau dallage noir et blanc.

C'est là qu'un matin d'été, vers dix heures, MÈRE-FLANDRE s'occupe avec PIERRE et un APPRENTI, à placer une grande table dans la partie droite de la salle.

MÈRE-FLANDRE est vêtue d'une robe brune, sans ornements, dont les plis lourds tombent sur ses souliers de cuir. La ceinture qui noue son tablier, soutient une aumônière de drap et son trousseau de clés. Une courte pèlerine noire lui couvre les épaules; une coiffé de fine toile blanche ne laisse voir qu'un peu de ses cheveux déjà gris. Ses traits sont durs, ses lèvres sèches; elle est brusque et grondeuse, et ce n'est que lorsqu'ils se posent sur certaines gens, que l'on voit que ses yeux sont bons.

PIERRE a vingt ans; son visage est long, son teint pâle; il est de ceux dont on dit qu'ils ont les yeux noirs, mais il a les yeux bleus. Ses cheveux châains coupés droit sur le front lui tombent le long des joues. Il a la tête nue comme l'apprenti et tous deux portent un surcot de drap, l'un vert, l'autre rouge foncé, sur des chausses brunes. La toilette de PIERRE est pourtant plus soignée. Ouvert au cou son surcot laisse voir un col intérieur de linge fin; ses souliers et sa ceinture de cuir ont été fraîchement nettoyés.

A chaque bout de la table, les deux jeunes garçons attendent les ordres de la vieille servante.

Au dehors, derrière les carreaux foncés de la fenêtre et de la porte fermées, on devine l'éclat du soleil. Par terre sont déposés deux plateaux où se trouvent des verres et des coupes de diverses grandeurs ainsi que des cruches de grès et d'étain. Sur le coffre, près de l'escalier, dans une aiguière de cuivre, des fleurs s'épanouissent. La porte, à droite, est grande ouverte.

L'APPRENTI, à Mère-Flandre,

*Ici?*

MÈRE-FLANDRE, sur un ton de servante-maitresse,

*Non; reculez encore... (Ils reculent) C'est assez!*

(Tandis qu'ils déposent la table, Mère-Flandre se dirige vers la porte de droite et, du seuil, interpelle Gertrude dans la chambre voisine)

*Tout au fond, sur la planche au linge damassé,  
La grande nappe.... Bien....*

L'APPRENTI, à Mère-Flandre qui revient,

*C'est tout?*

MÈRE-FLANDRE

*Le Maître a dit*

*Qu'il était convenu qu'on viendrait à midi,*

*Midi juste!*

L'APPRENTI

*Entendu ! Puis c'est tout?*

MÈRE-FLANDRE

*Non ; le Maître*

*Vous autorise tous ensuite à disparaître  
Jusqu'à demain.*

L'APPRENTI

*Parfait!*

MÈRE-FLANDRE

*Qu'un de vous m'accompagne*

*A la cave....*

(Elle regarde les cruches qui sont près de la fenêtre)

*Hypocras, cidre, vin de Romagne,*

*Hydromel — il en veut donner pour tous les goûts! —*

(Elle se tourne vers Gertrude qui vient d'entrer à droite portant  
une belle nappe blanche )

*Tu sortiras les verres de cristal....*

L'APPRENTI

*C'est tout?*

MÈRE-FLANDRE, brusquement,

*Attendez donc !... Ou plutôt, non ; allez m'attendre  
Là-bas ; j'arrive....*

L'APPRENTI, moqueur,

*A vos ordres la Mère-Flandre!*

MÈRE-FLANDRE

*Bien, bien! Filez!*

Alors Pierre et l'apprenti sortent à gauche. Mère-Flandre et Gertrude restent dans la salle et, tout en parlant, rangent les sièges le long des murs, puis commencent à mettre la table.

GERTRUDE est vive; ses mouvements sont souples et prompts; par moment toutefois ils se suspendent dans un arrêt brusque et la gaiété sur son visage tout aussitôt fait place à l'expression d'une pensée sérieuse. Mais ce n'est qu'un instant et la gaiété revient animer ses lèvres et rosir ses joues.

Ses cheveux noirs s'échappent en mèches fines de la coiffe très légère qui couvre ses oreilles de deux petites ailes blanches. Ses yeux, clairs lorsqu'elle rit et regarde autour d'elle, paraissent s'assombrir sitôt qu'elle réfléchit; sa voix pleine de notes rapides et sonores devient alors lente et lointaine.

Pour faire sa besogne, elle a relevé jusqu'au-dessus des coudes les manches de son corsage de beau drap, damassé bleu sur bleu, découvrant ses bras jeunes aux poignets solides. Son col haut est surmonté d'une collerette blanche, tuyautée, légèrement empesée; un étroit tablier blanc s'attache à la taille, sous la pointe du corsage. Le long de sa jupe de même drap, bordée au bas d'un galon broché également bleu, pendent sa troussière et son aumônière, et cette jupe large qui ne découvre que le bout de ses souliers de peau la vieillirait sans doute, si son rire, en ce moment même, n'affirmait ses frais dix-huit ans.

GERTRUDE, regardant sortir les apprentis,

*Tu les malmènes trop!*

MÈRE-FLANDRE

*Ce sont*

*Des paresseux !*

GERTRUDE

*Mais non ! Pierre est un bon garçon,  
Un travailleur !*

MÈRE-FLANDRE

*Un beau travailleur ! Qui s'amuse  
A regarder passer les bateaux dans l'écluse !  
Mais il a de l'aplomb, tourne bien ses discours,  
Et flagorne le Maître en lui faisant la cour !*

GERTRUDE

*Maître Corneille a dit, la semaine dernière  
Encore, qu'il était très satisfait de Pierre....*

MÈRE-FLANDRE

*J'y vois plus clair que lui, voilà tout ; je m'en vante !*

GERTRUDE

*Cependant....*

MÈRE-FLANDRE

*Si le Maître écoutait sa servante  
Il n'introduirait point parmi les compagnons*

*Des étrangers !*

GERTRUDE

*T'a-t-il fait quelque chose ?*

MÈRE-FLANDRE

*Non ;*

*Mais puisqu'il est d'Anvers, qu'il reste aux Anversois !  
Que vient-il faire ici, chez nous ? Chacun chez soi !*

GERTRUDE, riant,

*Mère bougon !*

MÈRE-FLANDRE

*C'est vrai ! Nous sommes envahis  
Par ces gaillards ! Il en vient de tous les pays !  
On leur ouvre le port, la ville, la maison,  
Et l'on ne songe pas qu'avec les cargaisons  
Qu'ils débarquent sans fin de leurs naves profondes  
Sortent en même temps tous les péchés du monde !*

GERTRUDE, vivement et gaiement,

*Ah ! vraiment, c'est ici qu'on peut dire du mal  
De tous ces grands vaisseaux qui montent le canal  
Vers nous, lourds de trésors et joyeux d'oriflammes,  
Pour faire la richesse et la gaité de Damme !  
Que serions-nous sans eux ?*

MÈRE-FLANDRE

*Oui, l'argent seul importe*

*Aujourd'hui! Je le sais! Quand j'ai franchi la porte  
Ici, — voilà trente ans! — si Damme était fameuse  
Depuis le Neuf-Fossé jusqu'au bord de la Meuse,  
C'était moins pour son port que pour sa probité!  
Sans doute on n'avait pas tant d'or! Mais la cité  
Comptait, le long des quais plantés de vieux mûriers,  
Plus de bourgeois de Flandre et moins d'aventuriers!...  
Donne la nappe.... Ah! tu n'as pas connu ce temps!  
On était simple ici, mais on était content  
Tout de même! On se passait de ces régalades!*

(Rêvant)

*Le dimanche on allait faire sa promenade  
Vers Bruges, ou le long du canal vers l'Écluse;  
On s'arrêtait pour voir tirer à l'arquebuse  
Près des fossés; on revenait en suivant l'eau....  
Il faisait beau, petite!...*

GERTRUDE, riant,

*Il fait encor bien beau,*

*Mère-Flandre!*

MÈRE-FLANDRE

*Mais non!*

GERTRUDE

*Comment?*

MÈRE-FLANDRE

*Tout a changé ;*

*C'est autre chose ; on est entouré d'étrangers  
Sitôt qu'on fait trois pas sur le quai Saint-Christophe !  
Et du luxe !*

(Montrant la robe de Gertrude)

*Voyez quelles riches étoffes !*

*Quand on se contentait jadis de linge blanc !  
Oui, c'était tout au plus si deux ou trois fois l'an,  
Aux jours des grands patrons qu'on fête de coutume,  
On sortait du vieux coffre, un peu, son beau costume !*

GERTRUDE, riant,

*Trois fois l'an !*

MÈRE-FLANDRE

*Oh, bien sûr ! Aujourd'hui l'on dépense ;  
Rien n'est trop cher ! On fait ripaille ; on fait bombance ;  
On couvre de bijoux sa femme — ou son amie ;  
Et l'argent, dont on eût fait des économies  
Jadis, va des tripots aux maisons de débauche !*

GERTRUDE, riant et malicieuse,

*Mère-Flandre ?*

MÈRE-FLANDRE

*Quoi donc ?*



GERTRUDE

*Je crois que ton pied gauche  
Est sorti le premier de ton lit ce matin !*

MÈRE-FLANDRE

*Comment ?*

GERTRUDE, riant,

*Mauvaise humeur jusqu'au soir ! C'est certain !*

MÈRE-FLANDRE, haussant les épaules,

*Ris bien, ris bien petite innocente ! Je vois  
Périr tout ce qui fut juste et sage autrefois ;  
Et plus grandit la Flandre et plus je me demande  
Ce que devient la vieille honnêteté flamande !  
Mais ce n'est pas à ton âge qu'on peut comprendre !...*

GERTRUDE

*Ah ! Tu mérites bien ton surnom, Mère-Flandre !  
Qui t'a nommée ainsi ?*

MÈRE-FLANDRE, brusquement,

*C'est un jour, un ami  
De ton oncle.... Eh bien, quoi ? Tu rêves?... As-tu mis  
Les biscuits sur le plat d'argent ?*

GERTRUDE

*Non, pas encore.*

MÈRE-FLANDRE

*Il faut le faire! Il faut aussi que tu décores  
Le grand-doré; les fruits confits et le gingembre  
Sont sur la table....* (Elle montre la chambre voisine)

GERTRUDE, indiquant la partie gauche de la salle,

*On doit débarrasser la chambre  
De ce côté?*

MÈRE-FLANDRE

*Non, non; la place est suffisante  
Ainsi! (Comptant sur ses doigts) Sept assesseurs — encor  
[s'ils se présentent  
Tous les sept! — le greffier, le trésorier, le cleric,  
Les amis.... Les garçons n'ont qu'à rester à l'air  
S'ils n'ont pas place, avec messieurs les apprentis!  
Ils n'en aiguïseront que mieux leur appétit!  
Tu vas les voir tantôt se ruer sur la table;  
Je connais ça! Quelle dépense lamentable!  
Mais voilà! On est riche; on veut être un grand homme!*

GERTRUDE

*C'est la troisième fois que les courtiers le nomment  
Doyen! Ne doit-il pas, quand ils le félicitent,  
Leur faire un bel accueil et fêter leur visite?*

MÈRE-FLANDRE, bougonnant,

*Les courtiers?... Des jaloux!... Des intrigants!...*

GERTRUDE, s'approchant de la fenêtre qu'elle entr'ouvre  
et regardant à droite,

*Voici*

*Le Maître! Avec quelqu'un... Ils viennent par ici....*

MÈRE-FLANDRE

*C'est bon, c'est bon.... Veux-tu m'aider? Tu vas*

*[répandre*

*La cervoise!...*

Gertrude tient en effet une cruche à la main. Elle revient vers la table qui, couverte de la nappe, est garnie maintenant de verres, de coupes, de flacons de vin. Alors la porte du fond s'ouvre et MAÎTRE CORNEILLE, s'arrêtant sur le seuil fait entrer devant lui son vieil ami JOORIS.

Large et haut, plein de force, le doyen des courtiers est joyeux ce matin. Sa gaité toutefois n'est jamais expansive; elle demeure rude et brusque comme sa voix et son geste. L'autorité de son visage et de sa démarche, la décision de son regard et de sa parole, comme elles imposent habituellement sa volonté, imposent sa bonne humeur; sa joie veut qu'on la partage.

Il porte droit sa tête grosse, et ses yeux, petits et vifs, regardant les choses et les gens avec une attention rapide, donnent l'impression qu'il pense sans cesse à ce qu'il voit. Des cheveux roux, grisonnants aux tempes, crépent derrière ses oreilles; une barbe courte arrondit ses joues; son nez est fort, sa bouche grande, munie de dents très blanches. Lorsqu'il ôte sa toque de velours noir, son visage s'éclaire d'un front bombé, intelligent, têtue.

Ses vêtements sont beaux de la qualité fine du linge et de l'étoffe. Un pourpoint de drap brun à l'encolure carrée, des-

pend en courte jupe, jusqu'aux genoux, sous sa ceinture de cuir agrafée d'argent. Une sorte d'aumusse de drap noir, aux manches fendues, soutachée de galons de soie noire, élargit encore son torse et sa carrure. Ses chausses, brunes comme son pourpoint, moulent ses jambes larges, jusqu'aux souliers de cuir fauve attachés sous la cheville. Une escarcelle plate et une bourse d'étoffe pendent à la ceinture.

JOORIS est plus petit, plus trapu, sans prestance. Mieux que ses cinquante-cinq ans sonnés, les vents de la mer ont tanné et ridé à grands traits son visage. Ses yeux sont grands et clairs; de longues mèches de cheveux, noirs encore, lui pendent sur le front et tout autour du crâne, et se mêlent sur les joues à la barbe frisée; sa lèvre supérieure est rasée. Une ample houppelande, déteinte par les pluies, cache à demi un surcot de cuir sur des chausses de laine; des bottes molles, aux larges revers, s'affaissent au bas des jambes; il tient en main son bonnet de feutre.

CORNEILLE, à Jooris,

*Entre donc.*

JOORIS, entre et dit gaiment,

*Bonjour la Mère-Flandre!*

MÈRE-FLANDRE, surprise,

*Tiens, tiens! C'est vous! Bonjour Monsieur Jooris!*

JOORIS

*Toujours*

*Solide?*

MÈRE-FLANDRE

*Et vous? Toujours solide aussi!*

JOORIS, à Gertrude,

*Bonjour*

*Gertrude. Tu me reconnais?*

GERTRUDE, souriant,

*Monsieur Jooris....*

JOORIS, l'admirant,

*Ce n'est plus la petite fille de jadis!  
Que la voilà grandie et belle! Et, vous savez,  
Je m'y connais! Depuis un an que j'ai levé  
L'ancre et vu disparaître les clochers de Damme,  
Dans pas mal de pays j'ai vu pas mal de femmes!  
Eh bien, croyez-en ma sagesse ou ma folie,  
C'est encore chez nous qu'on fait les plus jolies  
Et qu'on voit dans leurs yeux l'amour le plus plaisant!  
Et je ne connais rien qui soit plus reposant,  
Plus bleu, plus doux, plus frais, enfin mieux réussi,  
Que deux beaux yeux flamands pareils à ces deux-ci!*

CORNEILLE, riant,

*Vieux galant! Mais c'est vrai, elle est belle, elle est*  
[sage  
*Et bonne. (A Mère-Flandre) Vous avez terminé votre*  
[ouvrage?

MÈRE-FLANDRE

*Pas encor....*

CORNEILLE

*Vous viendrez l'achever tout à l'heure;  
Laissez-nous.*

Obéissantes, Gertrude et Mère-Flandre sortent à droite. CORNEILLE se dirige vers sa table de travail et pendant que Jooris lui parle, il ne cesse de s'occuper des papiers qui l'encombrent, pour les lire ou les ranger, parfois pour les marquer d'une note ou d'une signature. En indiquant à Jooris le fauteuil demeuré devant cette table il lui dit :

*Eh bien, tu reconnais la demeure?  
Assieds-toi. Que dis-tu ?*

JOORIS, en s'asseyant,

*Je dis qu'on est content,  
Après soixante jours de mer et de gros temps,  
Quand on a sa caraque à l'abri de la rade,  
De revoir la maison de son vieux camarade!*

CORNEILLE

*Le voyage fut donc si rude ?*

JOORIS

*C'est selon ...  
Du vent, et puis encor du vent ; mais il fut long!*

CORNEILLE, le regardant,

*C'est bon pour la santé du moins !*

JOORIS

*Cela fatigue !*

*Jamais, depuis les quarante ans que je navigue,  
Je n'ai fait un trajet pareil !*

CORNEILLE

*Et point d'accrocs ?*

JOORIS

*Non. Quarante ans de mer, déjà !*

CORNEILLE

*C'est beau !*

JOORIS

*C'est trop !*

*Ou, du moins, c'est assez !*

CORNEILLE

*Tais-toi donc !*

JOORIS

*Non, vraiment !*

*Nous ne sommes pas faits, nous autres, gros Flamands,  
Pour traverser la vie en chevauchant les vagues ;  
Il nous faut le bon sol des Flandres !*

CORNEILLE

*Tu divagues!*

*C'est après quarante ans que tu t'en aperçois?*

JOORIS, sérieusement,

*On comprend ça, vois-tu, quand on rentre chez soi....  
Être chez soi! Bien à l'abri, bien à son aise!...*

(Voyant le sourire de Corneille)

*Quand on a voyagé comme toi, sur sa chaise,  
N'ayant pour horizon que les murs qui l'entourent,  
On n'imagine pas ce que c'est : le retour!*

CORNEILLE

*Bah!*

JOORIS

*Ris bien! Chaque fois c'est la même surprise  
Émouvante! On revient de Gênes, de Venise,  
N'importe; on a longé pendant longtemps des côtes  
Monotones de roches sauvages et hautes;  
Espagne, Portugal ou falaises de France,  
On les regarde avec la même indifférence,  
Tu comprends; c'est fort laid d'ailleurs! .. Mais, un  
[matin,  
Le sol s'abaisse; on ne voit plus, dans le lointain,  
Qu'une eau pâle entourant des dunes en îlots,  
Et le ciel tout entier qui repose sur l'eau.*



*Et voici, doucement, dans la brume nacrée  
De l'horizon, voici les grosses tours carrées  
Des villes et des bourgs cachés au pied des dunes,  
Nos bonnes vieilles tours, qui nous font, une à une,  
Leur premier salut clair au-dessus des campagnes,  
Et qui, montrant la route aux nefs, les accompagnent,  
Par leurs cloches le jour, et la nuit par leurs flammes,  
Du château de Dunkerke à l'écluse de Damme....  
Alors, mon vieux, le cœur se gonfle, épanoui ;  
Plus de craintes, plus de tourments ; c'est le pays !*

CORNEILLE

*Soit ! Partir cependant....*

JOORIS

*Partir ! S'il te fallait  
Fermer demain matin ta porte et tes volets,  
Et laisser là ton toit, ton lit, ta nappe blanche,  
Pour t'en aller tremper dans l'eau sur quatre planches,  
Ne trouverais-tu pas l'aventure importune ?*

CORNEILLE

*Je me dirais que je m'en vais faire fortune !*

JOORIS

*On ne s'enrichit point par ces voyages-là !  
La fortune ? Mais sacrebleu, c'est toi qui l'as !*

*Et sans bouger!*

CORNEILLE, qui s'est levé,

*C'est vrai! Et je n'en ai pas honte,  
Mon ami; car le soir, quand je dresse mes comptes  
Sur ces livres épais que ma chandelle éclaire,  
Mon esprit va plus loin que toutes tes galères!*

JOORIS, incrédule,

*Comment?*

CORNEILLE, qui marche maintenant tout en parlant,

*Là, dans mon coin, chaque soir, ma pensée  
A suivi leur voyage ou les a devancées!  
Je sais leur chargement du pont jusqu'à la cale;  
Je sais dans quels pays, après quelles escales,  
A l'abri de quel port, voiles enfin carguées,  
Elles reposeront leurs courses fatiguées!  
Je vois, le long des quais où tu les descendras,  
Nos tapis, nos velours, nos cuirs dorés, nos draps,  
Tous ces biens, dont le monde nous est tributaire,  
Qui s'en iront, plus loin encore, au cœur des terres!  
Et c'est ma volonté maîtresse qui commande  
Cette dispersion de richesses flamandes!*

JOORIS

*Tudieu!*

CORNEILLE

*Mais les voici, qui raniment leurs rames  
Et leurs voiles, et cinglent à présent vers Damme!  
Au plus lointain pays où s'en fut un navire,  
Elles ont recueilli tout ce qui va servir  
Cette étonnante ardeur dont la Flandre s'exalte!  
Celle-ci vient de Chypre, une autre vient de Malte,  
Une autre a touché terre au pays du Soudan!  
Moi, je n'ai pas bougé sans doute! Et cependant  
Avec l'anxiété de mon humeur changeante  
Selon que le vent gronde ou que la brise chante,  
Là, tout seul, dans mon coin, calculant mes courtages,  
Dis-moi donc, si je n'ai pas fait de beaux voyages?*

JOORIS, bonhomme,

*Chacun navigue alors à sa façon, mon cher!  
Mais pour toi les profits, pour nous le mal de mer,  
La tienne est préférable!*

CORNEILLE

*Eh, je ne dis pas non!  
Puisque je l'ai choisie! Elle a ceci de bon  
Qu'en effet les profits sont sérieux!*

JOORIS

*Vraiment?*

*Les affaires vont donc si bien?*

CORNEILLE

*Superbement ;*

*Tant qu'on en veut !*

JOORIS

*C'est la fortune alors ?*

CORNEILLE

*Complète !*

*Et l'orgueil de savoir que soi-même on l'a faite !*

JOORIS, sans ironie,

*Je t'admire !*

CORNEILLE

*Eh, plus d'un voudrait être à ma place !*

*J'ai commencé comme eux cependant, sans audace,*

*Sans argent ; commettant méprise sur méprise ;*

*Routine, petits gains, petites entreprises,*

*Et, crainte des périls ou faute de pratique,*

*N'osant pas dépasser le seuil de ma boutique !*

*Mais un jour, étouffant dans ces vieux murs sans air,*

*J'ai compris qu'il fallait se tourner vers la mer,*

*Et qu'elle ouvrait, plus sûre et plus vaste qu'aucune,*

*La grand'route par où s'en viendrait la fortune !*

*Ah, certes, les débuts n'ont pas été faciles*

*Et j'ai dû m'obstiner pour la rendre docile !*

*Cent fois, rage stupide ou ruse scélérate,*

*Elle a jeté sur moi ses vents ou ses pirates,*

*Et j'ai vu s'en aller vers des ports inconnus  
Plus d'un royal vaisseau qui n'est pas revenu!  
N'importe ! Déjouant ses caprices fantasques,  
J'ai vaincu le pirate et dompté la bourrasque ;  
Je l'ai fait obéir et la tiens désormais !  
La mer, comme la femme, est à qui la soumet !*

JOORIS

*Je t'admire !*

CORNEILLE

*Aujourd'hui mes livres me proclament  
Le plus riche bourgeois de la ville de Damme !  
Bruges et Gand n'ont pas un comptoir estimé  
Comme le mien ; trois fois les courtiers m'ont nommé  
Doyen ! Voilà ma chance ! Et j'en sais la durée ;  
Car, puisque c'est la mer qui, par chaque marée,  
Fait monter les écus dans mon coffre de fer,  
Ça durera toujours, mon vieux, comme la mer !*

(Ayant ainsi parlé, Corneille retourne vers sa table)

JOORIS

*Je t'admire ! Et parfois je t'envie !... Et pourtant...*

CORNEILLE, s'arrêtant,

*Quoi donc ?*

JOORIS

*Quel âge as-tu ?*

CORNEILLE

*Cinquante ans.*

JOORIS, gravement,

*Cinquante ans.*

CORNEILLE

*C'est l'âge où l'on est fort!*

JOORIS

*C'est l'âge d'être aïeul....*

CORNEILLE

*Comment?...*

JOORIS

*Riche, honoré, tout-puissant.... Mais tout*  
[seul!

CORNEILLE, après un moment d'hésitation,

*C'est vrai! Mais je n'ai pas rempli ma destinée  
Encor! Oui, j'ai vécu pendant bien des années  
Sans m'en apercevoir. Est-ce en pleine bataille  
Qu'on y songe? Est-on seul d'ailleurs quand on*  
[travaille?

*Puis, ayant là, fidèle, et depuis mon jeune âge,  
La bonne Mère-Flandre au courant du ménage,  
Et la gâté rieuse et la grâce enfantine*

*De Gertrude que j'ai recueillie orpheline,  
Par elles deux du moins s'animait la maison.  
Mais c'est insuffisant, ta sagesse a raison ;  
Je ne veux pas mourir dans cette solitude,  
Et comme de tout temps j'eus la bonne habitude  
De faire mon destin moi-même, voici donc  
Ce que j'ai résolu dernièrement....*

A ce moment, PIERRE entre par la porte de gauche, tenant à la main des papiers. Corneille, qui s'était rapproché de Jooris, s'interrompt.

PIERRE, s'arrêtant sur le seuil,

*Pardon,*

*Maître....*

CORNEILLE, à Jooris,

*Tantôt. (A Pierre) Quoi donc?*

JOORIS, à Pierre,

*Eh ! mais c'est Maître Pierre !*

PIERRE, reconnaissant Jooris,

*Monsieur Jooris....*

JOORIS, lui tendant la main,

*Bonjour. Allons, pas de manières,  
Donne ta main ! Tudieu quel gaillard ! Comme on*

*[change*

*En un an!*

CORNEILLE, à Pierre,

*Que veux-tu?*

PIERRE, présentant un papier à Corneille,

*Cette lettre de change  
Devait être signée aujourd'hui.*

CORNEILLE

*Bien ; mets-la  
Sur la table.*

PIERRE, présentant un autre papier,

*Tantôt, mais vous n'étiez plus là,  
Un pilote est venu remettre cette note  
Pour la prime....*

CORNEILLE

*C'est fait.*

JOORIS, qui s'était éloigné de quelques pas, s'arrête,

*A propos de pilote,  
Sais-tu bien que j'ai mis une heure, en louvoyant,  
Pour pénétrer dans le chenal! C'est effrayant  
Comme il s'ensable!*



CORNEILLE, brusquement,

*Allons ! n'exagère donc point !*

JOORIS

*Comment ? Je te dis que j'ai mis une heure, au moins !  
Je te dis qu'autrefois — mais il y a quinze ans ! —  
Le havre était facile et sûr, et qu'à présent,  
Là-même où l'on passait confiant et tranquille,  
On sent bien les sablons qui vous râpent la quille !*

CORNEILLE, sur un ton de colère,

*Mais oui ; sans doute ! On y travaille !*

JOORIS, surpris et se tournant vers Pierre,

*Il est nerveux !*

(A Corneille)

*Eh ! Ce n'est pas à toi, c'est au port que j'en veux !  
Pourquoi te fâches-tu, mon ami ?*

CORNEILLE

*Je me fâche*

*Parce que tous les jours à présent, quelques lâches  
Ou quelques sots, voyant que du sable s'amasse  
Entre Mude et Kadzant et retrécit la passe,  
Crient que la mer s'éloigne et que la Flandre meurt  
Lentement, sans songer que ces folles clameurs*

*Vont réjouir là-bas, de leur concert immense,  
Anvers et les cités jalouses de la Hanse !*

JOORIS

*Soit ! On pourrait crier moins fort ! Mais le danger  
N'en est pas moins réel !*

CORNEILLE

*Réel, mais passager !  
On travaille !*

JOORIS

*On m'a l'air de travailler fort mal,  
D'après ce que j'ai vu ! Que fait-on ?*

CORNEILLE, avec impatience,

*Le canal*

*D'Oostbourg sera fini dans six mois, tout au plus ;  
Alors, suivant sa pente, à l'heure du reflux,  
Et dévalant bien mieux que d'un bassin de chasse,  
Le flot va balayer les sablons de la passe,  
Où, dans un an d'ici, tes naves les plus fières  
Auront du fond, de quoi se noyer tout entières !*

JOORIS

*Merci, merci ! Je n'en demande pas autant !*

PIERRE, tranquillement,

*Hier, on a dû haler deux nefes au cabestan....*

CORNEILLE, se tourne brusquement vers lui,

*Toi aussi, l'Anversois?*

PIERRE

*Mon Dieu, je m'en afflige,  
Maître Corneille!*

CORNEILLE

*On y remédiera, vous dis-je!*

JOORIS

*Si l'on fait les travaux que tu nous annonçais,  
Tant mieux ; ce n'est pas moi qui doute du succès!  
Quoique — comme on l'a vu déjà, dans d'autres ports —  
Quand la mer veut partir, mon vieux, tous les efforts  
Sont impuissants, et toute la science est vaine....*

PIERRE, à Jooris,

*Rappelez-vous Narbonne, Aigues-Mortes....*

JOORIS, acquiesçant,

*Ravenne....*

CORNEILLE, les interrompant,

*Ah ça? Croyez-vous donc que nous tous, gens de  
[Flandre,*

*Nous allons nous laisser mourir, sans nous défendre,  
Le long de cette côte où la mer asservie,  
Depuis quatre cents ans nous apporte la vie?*

JOORIS

*Non, mais....*

CORNEILLE

*Oublions-nous qu'il faut à nos poitrines  
Le rude stimulant de ses brises marines,  
Et qu'avec les canaux où ses flots se répandent  
Elle est le cœur vivant de la terre flamande?*

JOORIS, approuvant,

*Bien sûr!*

CORNEILLE, s'adressant à Pierre,

*Vous a-t-on dit par quel travail géant  
Nous avons endigué peu à peu l'Océan?  
Ce qu'il nous a coûté de sang, d'or et de peine?*

PIERRE

*Certes....*

CORNEILLE

*Savez-vous bien ce qu'était cette plaine  
Quand Philippe d'Alsace y fit mener en bandes  
Les digueurs envoyés par Florent de Hollande?*

*Rien ! Un désert de sable et de tourbe, des eaux  
Sournoises, entourant des forêts de roseaux,  
Et la rage des flots sur toute la contrée  
Par les nuits d'équinoxe et de hautes marées !  
Or, c'est pour conquérir cela, qu'un matin clair,  
Notre première digue osa barrer la mer !  
Que de fois cependant sa fureur inlassable  
Déracinant les pieux et balayant les sables,  
Par la complicité d'une nuit de gros temps  
Détruisit en une heure un effort de vingt ans !  
N'importe ; peu à peu nous sommes parvenus  
A créer, sur ce sol marécageux et nu,  
Des havres, des canaux, des chemins de balises,  
Des villes, avec des beffrois et des églises,  
Et, riches des trésors que les nef s'y débarquent,  
Devenus des bourgeois enviés des monarques,  
Nous avons réuni dans ce petit comté,  
Plus d'or qu'aucun pays n'en a jamais compté !...*

JOORIS

*C'est vrai !*

CORNEILLE

*Et tout cela, notre Flandre prospère,  
Notre ville opulente où sont couchés nos pères,  
Nous souffririons qu'un jour tout cela ne soit plus,  
Parce que l'Océan, dans un dernier reflux,  
Abandonnant nos quais changés en terrains vagues,*

*Nous aurait infligé la trahison des vagues?  
Non! Non! Rassurez-vous! Le pays comprendra  
Que son destin dépend de l'effort de nos bras,  
Et si la mer s'obstine à fuir quand on l'appelle,  
Nous la ramènerons chez nous, à coups de pelle!*

JOORIS, approuvant,

*Allons tant mieux!*

PIERRE

*La mer est sournoise et rusée,  
Maître!*

CORNEILLE

*Sans doute, mais ses ruses sont usées,  
Et nous savons comment la prendre, mon garçon!  
Voici quatre cents ans que nous la connaissons;  
C'est trop pour nous laisser jouer!*

(A Jooris)

*Et maintenant,  
Retiens bien ce que je t'ai promis : Dans un an  
Tu suivras le chenal sans accrocs, sans déboires,  
Peut-être sans pilote!... Et là-dessus, viens boire!  
Tu m'as tant fait parler que j'ai la gorge rude!*

Et Corneille et Jooris s'en vont par la porte d'entrée. Pierre reste un instant seul, debout, songeur, puis, à droite, la porte s'ouvre et GERTRUDE apparaît portant un plateau sur lequel sont alignés des verres autour d'un grand gâteau. Elle a enlevé son tablier et baissé les manches de son corsage.

PIERRE, dont le visage s'éclaire,

*Peut-on vous aider, Mademoiselle Gertrude?*

GERTRUDE, souriante,

*Oui. Voulez-vous tenir un instant mon plateau?*

(Montrant la table)

*Je pourrai faire place ici....*

PIERRE, prenant le plateau,

*Quel beau gâteau!*

GERTRUDE

*Oui. C'est un Grand-Doré.*

PIERRE

*C'est vous qui l'avez fait?*

GERTRUDE

*Oh non! C'est Mère-Flandre.*

PIERRE

*Il est lourd!*

GERTRUDE

*En effet.*

*Vous l'aimez bien?*

PIERRE

*Qui ça? Mère-Flandre?*

GERTRUDE, riant,

*Le Grand-Doré?*

*Mais non,*

PIERRE

*Je crois bien!... Quel drôle de nom!*

GERTRUDE

*Le Grand-Doré?*

PIERRE

*Non, non, Mère-Flandre!... Pourquoi  
Riez-vous? C'est de moi?*

GERTRUDE

*C'est de vous et de moi,  
Parce que nous n'avons pas l'air de nous entendre.  
Je vous dis Grand-Doré, vous dites Mère-Flandre!  
Laissez-moi rire un peu....*

(Presque sérieuse)

*C'est si bon : rire un peu!*

PIERRE

*C'est vrai, vous ne riez pas souvent.*



GERTRUDE, de nouveau gaie,

*Et vous?* *Quand je peux!*

PIERRE

*Oh, moi aussi.... quand j'ai le temps!*

GERTRUDE

*Vous travaillez beaucoup!* *C'est vrai.*

PIERRE

*Pas mal... Et je devrais  
Travailler plus encor, le Maître étant doyen....*

GERTRUDE

*Il faut donc rire en travaillant!*

PIERRE

*C'est un moyen.*

GERTRUDE, ayant rangé les verres sur la table,

*Rendez-moi mon gâteau?*

PIERRE

*Voici....*

GERTRUDE

*(Elle le prend)* *Sa place est faite....*

*Merci.... Juste au milieu!*

PIERRE, admirant la table,

*C'est un vrai jour de fête!*

GERTRUDE

*Oui! Mais trois fois doyen c'est un honneur insigne!  
C'est rare!*

PIERRE, approuvant,

*Et bien plus rare encore : En être digne!  
Mais quel homme étonnant que ce Maître Corneille!*

GERTRUDE

*Oui.*

PIERRE

*Tout lui réussit! Puis, ce qui m'émerveille  
Voyez-vous, et pourquoi ma faiblesse l'envie,  
C'est qu'on dirait, vraiment, qu'il a dompté la vie,  
Et qu'un jour, mécontent de la voir comme elle est,  
Il en a fait tranquillement ce qu'il voulait!  
Ajoutez qu'il est bon, qu'il fait du bien....*

GERTRUDE

*Beaucoup.*

PIERRE

*Je vois que vous l'aimez aussi.*

GERTRUDE, simplement,

*Je lui dois tout.*

*Je ne sais pas ce que je serais devenue  
Sans lui.... Lorsque maman, que je n'ai pas connue,  
Est morte, elle était veuve déjà.... L'on m'a dit  
Qu'il m'avait prise ici de suite.... J'ai grandi  
Dans sa maison si simplement hospitalière....  
Voilà; vous savez mon histoire tout entière!*

PIERRE

*Oh, je la connaissais!...*

(Avec beaucoup d'hésitation)

*Et c'est même pourquoi,  
Vous rencontrant ici, sans parents, comme moi....*

GERTRUDE

*Eh bien?*

PIERRE

*Il m'arrivait de penser à moi-même;  
Et sachant que si Maître Corneille vous aime,  
C'est comme l'on hérite sa nièce ou sa filleule,  
Lorsque je vous voyais triste ainsi d'être seule,  
— Ah! je sais que c'était méchamment égoïste! —  
Je me croyais moins seul et me sentais moins triste!*

GERTRUDE

*Je comprends....*

PIERRE

*Si j'avoue une chose pareille,  
Je n'entends pas, du moins, blâmer Maître Corneille ;  
Il est sévère et froid, mais rien n'est plus trompeur,  
Car il vous aime bien....*

GERTRUDE

*Oui.... mais il me fait peur !*

PIERRE, riant,

*Vraiment ? Pourquoi ?*

GERTRUDE

*Mon Dieu, j'en ignore la cause ;  
Mais je me sens auprès de lui si peu de chose ;  
Je lui sais tant d'intelligence et de mérite,  
Et je le vois si grand, devant moi, si petite....  
Vous riez ? Vous trouvez que j'ai tort ?*

PIERRE

*Oui, je trouve....*

*Et pourtant, c'est si bien la crainte que j'éprouve  
Lorsque je suis ici....*

GERTRUDE

*La crainte ?*

PIERRE

*Manifeste ;*

*Dans chacun de mes mots, dans chacun de mes gestes,  
Et, peur de vous déplaire ou de vous faire rire,  
Je ne vous dis jamais ce que je voudrais dire!*

GERTRUDE, riant,

*Il faut oser!*

PIERRE

*Oser! Sans doute, on s'y décide,*

*Puis....*

GERTRUDE

*Je n'aurais pas cru que vous fussiez timide  
Comme moi! D'autant moins qu'en parlant des courtiers,  
Maître Corneille a dit souvent que vous étiez  
Plein d'initiative et d'audace!*

PIERRE, vivement,

*Vraiment?*

*Il a dit ça?*

(Gertrude fait un signe affirmatif)

*C'est vrai; c'est son enseignement  
D'ailleurs, et son exemple; et nul autant que lui,  
Ne m'a montré comment on s'y prend aujourd'hui,  
En aidant son savoir de chances opportunes,  
Pour illustrer sa ville et bâtir sa fortune.  
Aussi lorsque je pense au destin qui m'attend,  
Sachant bien qu'on n'arrive au succès qu'en luttant,*

*J'apprends ici comment l'on vainc ses adversaires,  
Et je m'arme de tout ce qui m'est nécessaire  
Pour obtenir, plus tard, dans Anvers, la maîtrise,  
Et mener à mon tour de belles entreprises!*

GERTRUDE

*Dans Anvers?*

PIERRE

*Il faut bien ; car n'étant point d'ici,  
Ce serait difficile.... Et puis Anvers, aussi,  
C'est Anvers!*

GERTRUDE, surprise de son accent d'admiration,

*Oui, mais Bruges et Dàmme?...*

PIERRE

*D'accord ;*

*Il n'y a rien de mieux sur les plages du Nord,  
Et pour voir aussi beau l'on chercherait en vain,  
Si l'on ne trouvait pas Anvers sur son chemin!*

GERTRUDE

*Vraiment ?*

PIERRE, avec conviction,

*Ah, oui! Vous vous en souvenez peut-être,  
Quand j'y fus l'an passé pour le compte du Maître,  
A quel point je revins ravi, enthousiaste!*

*Des milliers de maisons, un grand fleuve, un port vaste  
Vers lequel les vaisseaux du monde entier convergent,  
Et dans le riche enclos de son enceinte vierge,  
— Car nul prince à ce jour n'a franchi ses murailles —  
Je ne sais quoi d'ardent qui gronde, qui travaille,  
Et fait sentir qu'au cœur de cette ville immense,  
C'est comme un grand destin de gloire qui commence!*

(Avec chaleur)

*Alors vous comprenez qu'aux heures où l'on sent  
Que l'on est fort et jeune et qu'on a du vrai sang  
Comme une sève chaude et qui gonfle l'écorce,  
Ce soit dans ce milieu de jeunesse et de force,  
Qu'on rêve de donner un jour... à ceux qu'on aime,  
Un fier et grand bonheur qu'on aurait fait soi-même,  
Fallût-il, nuit et jour, peiner comme un forçat!...*

GERTRUDE, riant,

*Mais vous n'avez pas l'air si timide que ça!*

PIERRE, confus,

*Vous voyez.... vous riez de ce que je vous dis!...*

GERTRUDE, protestant vivement,

*Mais non!*

PIERRE, brusque,

*Et vous n'avez pas tort! Je m'étourdis,*

*Je rêve, je m'exalte.... Et je sais bien pourtant  
Que n'ayant rien que mon courage et mes vingt ans,  
Je resterai sans doute un fort pauvre écolier....*

GERTRUDE, doucement,

*Pourquoi dites-vous ça maintenant ? Vous parliez  
Beaucoup mieux tout à l'heure.*

PIERRE

*Eh, non !*

GERTRUDE

*Je vous assure.*

PIERRE, amèrement,

*Non, mon orgueil allait dépasser la mesure....  
Le ton qui me convient est un ton plus modeste....  
Et vous m'auriez cru fou si j'avais dit le reste !*

GERTRUDE, surprise par son accent,

*Qu'avez-vous ?*

PIERRE

*Rien....*

GERTRUDE, sur un ton d'affectueux reproche,

*Mais oui.... de la peine ? Et cela  
Me surprend ! Être triste un beau jour de gala*



*Comme aujourd'hui! Quand il fait bon! Quand on*  
[s'apprête  
*A s'amuser! Vous n'allez pas bouder la fête,*  
*Dites?*

PIERRE, tristement,

*N'avez-vous pas certains jours de la peine?...*

GERTRUDE

*Oui.... parfois.... le dimanche.....*

PIERRE, souriant,

*Et pendant la semaine?*

GERTRUDE

*Très peu ; mais le dimanche est si long ! La demeure  
Est vide ; le travail n'y met plus sa rumeur ;  
Dans vos bureaux, personne ; et l'horloge balance  
Dans toute la maison un si profond silence  
Qu'on entend grignoter les souris dans la huche.  
Mais pendant la semaine, on dirait une ruche !  
Dès le lundi matin, reprenant son ouvrage,  
Le port y fait rentrer sa vie et son tapage ;  
Vous travaillez, Maître Corneille aussi, les clerks,  
Tout le monde ; et moi-même, je me donne l'air,  
Par mon humble besogne à côté de la vôtre,  
D'être aussi vive et nécessaire que les autres !  
Ne riez pas !*

PIERRE

*Je m'en garde! Je vous écoute....*

GERTRUDE

*Dix fois en un matin vous êtes sur ma route!  
Le Maître vous appelle — il appelle toujours! —  
Vous n'avez qu'un instant pour me dire bonjour;  
Vous fuyez pour ne pas le laisser dans l'attente....  
Et tout cela m'amuse, et je suis très contente!  
N'êtes-vous pas heureux sans raison, quelquefois?*

PIERRE

*Jamais!... Je suis heureux, mais je sais bien pourquoi!  
C'est quand je suis ici.... c'est lorsque j'imagine  
Alors, avec une pauvre joie enfantine  
Qui me fait oublier mes jours les plus mauvais,  
Quel serait mon bonheur, plus tard, si je pouvais,  
Sentant que mon travail me libère et m'élève,  
Me rendre digne ainsi, de quelqu'un dont je rêve!  
C'est lorsque je me dis, en ces minutes-là :  
S'il arrivait qu'un jour le sort nous égalât,  
Et me permît un peu l'espoir d'en être aimé,  
Je trouverais les mots qui peuvent exprimer  
Ce que l'on sent frémir tout au fond de soi-même!...*

GERTRUDE, très simplement,

*C'est vrai; comment fait-on pour se dire qu'on s'aime?...*

PIERRE, se tournant brusquement vers la porte d'entrée,

*Voici le Maître!*

(Il fait quelques pas vers la porte, à gauche)

GERTRUDE, étonnée,

*Eh bien?*

PIERRE

*Non.... Je n'avais qu'un mot  
A dire.... Et je l'ai dit.... tout de même....*

GERTRUDE, lui souriant tandis qu'il sort,

*A tantôt....*

Il a disparu déjà lorsque CORNEILLE entre et s'arrête devant la table, près de laquelle est demeurée Gertrude.

CORNEILLE

*C'est fini?*

GERTRUDE

*Oui.*

CORNEILLE

*C'est bien ; c'est très bien. Les boissons?*

GERTRUDE

*Mère-Flandre est allée avec un des garçons  
A la cave.*

CORNEILLE

*C'est bien. Le gâteau, les biscuits,  
Parfait. On aurait pu mettre là quelques fruits ;  
N'importe, c'est très bien....*

(Il aperçoit les fleurs de l'autre côté de la chambre)

*Et ces fleurs sur le coffre?  
D'où viennent-elles?*

GERTRUDE, timidement,

*C'est.... c'est moi qui vous les offre....*

CORNEILLE, souriant d'abord, puis grave,

*Ah.... Ah.... Merci Gertrude....*

(Voyant qu'elle fait quelques pas vers la porte, à droite)

*Où vas-tu? Reste ici....*

GERTRUDE

*Je voudrais m'arranger....*

CORNEILLE

*Tu es très belle ainsi ;*

*Reste....*

(Après une courte hésitation)

*Je veux d'ailleurs te parler.... Je voudrais,  
Vois-tu, que ce beau jour qui semble fait exprès*

*Pour mettre entre nous deux une entente parfaite,  
Ne soit pas pour moi seul, Gertrude, un jour de fête!*

GERTRUDE

*Je vous écoute, Maître.*

CORNEILLE fait quelques pas en hésitant, puis  
revient vers Gertrude,

*Eh, sans doute, j'y pense  
Depuis longtemps, mais aujourd'hui, les circonstances  
Me paraissent plus favorables pour te dire  
Ce que je veux.... (Il se reprend) ou plutôt ce que je désire.*

GERTRUDE, étonnée,

*Je vous écoute....*

CORNEILLE, après une nouvelle hésitation,

*Il est évident qu'à ton âge  
Gertrude, tu as dû penser au mariage  
Quelquefois?...*

GERTRUDE, interdite,

*Maître....*

CORNEILLE

*C'est tout naturel! Et, certes,  
Si le sort — dont parfois les jeux nous déconcertent  
Pourtant — t'a réservé la part que tu mérites,*

*Ne crains rien ; tu seras heureuse, ma petite !  
Tu as donc fort bien fait de songer à plus tard,  
Puisqu'il est imprudent d'attendre du hasard  
Le bonheur qui ne va qu'à ceux qui sont hardis  
Et volontaires ! Mais, d'autre part, tu t'es dit,  
J'en suis persuadé, n'étant plus une enfant,  
Que les efforts qu'on fait vers lui sont décevants  
Comme les rêves, quand — pour les raisons profondes  
Que personne ne sait — Dieu vous a mis monde  
Orphelin, désarmé, d'avance si vaincu,  
Que sans l'amour d'autrui l'on n'aurait pas vécu !  
Grâce à moi, tu n'auras jamais souffert du deuil  
Où nous mit ta naissance !... Oh, je n'ai nul orgueil  
De t'avoir recueillie, et tu ne me dois rien ;  
Si ce fut ton bonheur, ce fut aussi le mien !*

GERTRUDE

*Maître....*

CORNEILLE, qui a repris toute son assurance en parlant,

*Ecoute d'abord. Oui, pendant ces vingt ans,  
Tu fus la vie et la gaieté de tout instant  
Chez moi ! Lorsque j'avais un moment de loisir,  
Te voir fut mon repos, t'entendre, mon plaisir,  
Et quand, aux mauvais jours de lutte trop intense,  
J'étais las de payer si cher mon existence,  
Par ton rire d'enfant qu'il m'advint d'écouter,  
Tu m'as rendu plus fort souvent, sans t'en douter !*

*N'est-il pas naturel que je t'en remercie ?  
Rude au début, ma vie enfin s'est adoucie ;  
Le mauvais sort devant mon courage a fléchi ;  
Je me suis, lentement, mais si bien enrichi,  
Qu'au seul vu d'un écrit que ma cire cachète  
Le monde entier me vend tout ce que l'or achète!  
Nul n'est plus grand que moi dans Damme, et tout a*  
[l'heure  
*Ses plus riches courtiers, remplissant ma demeure,  
Acclameront en moi leur chef, trois fois élu!  
Eh bien, puissance, argent, dignités, j'ai voulu,  
Pour assurer ton sort que bien d'autres jaloussent,  
T'en donner désormais ta part, et je t'épouse!*

GERTRUDE, stupéfaite,

*Maître!...*

CORNEILLE souriant, sûr de lui,

*Ne t'émeus point, Gertrude! L'on décide  
Ces choses, d'un esprit raisonnable et lucide.  
Tu me connais ; je t'ouvre mon cœur ; et sachant  
Que sous mon rude aspect ce cœur n'est pas méchant,  
Et que son vœu, pareil au vœu de ma raison,  
C'est de te voir épouse heureuse en ma maison,  
Accepte ton destin, sans crainte, sans émoi!...*

(Voyant qu'elle reste silencieuse et tremblante)

*Mais si tu n'as pas confiance, dis-le moi!...*

GERTRUDE, ne sachant que dire,

*Oh, Maître!...*

CORNEILLE

*Parle! Eh bien?... As-tu rêvé peut-être,  
Un avenir plus sûr et plus brillant?...*

GERTRUDE, de plus en plus émue,

*Oh, Maître!...*

CORNEILLE, un peu rude,

*Douterais-tu de moi, lorsque je te dis tout?...*

GERTRUDE

*Oh, non!...*

CORNEILLE

*Crois-tu trouver, autre part, n'importe où,  
Ce que je veux que mon affection te donne?...*

GERTRUDE, confuse,

*Oh, non!...*

CORNEILLE, faisant un pas vers elle,

*Ah! je comprends que mon projet t'étonne!  
Mais, songeant, si tu fus heureuse sous mon toit,  
Que le même bonheur s'offre encor devant toi,  
Pourrais-tu refuser la main que je te tends?...*

Pâle, incapable de dire une parole, Gertrude n'a pas fait un mouvement. Alors, comme Corneille lui a pris la main et qu'elle la lui laisse, il la serre dans les siennes.



CORNEILLE, souriant et grave.

*Ah, petite!...* (Il l'attire à lui et l'embrasse sur le front)

*Je suis bien content! Bien content!...*

A ce moment, UN JEUNE APPRENTI entre brusquement par la porte du fond.

L'APPRENTI, joyeux,

*Maître! Maître! Voici le Conseil, les Courtiers!*

CORNEILLE, à Gertrude, gaiement,

*Allons! Soyons tout au plaisir, un jour entier!*

*Reste près de moi!* (A l'apprenti) *Va prévenir les commis.*

L'apprenti sort en courant, à gauche, et tandis que Gertrude, éperdue, le cœur tremblant d'émoi, demeure immobile au milieu de la salle, Corneille, sans s'éloigner d'elle, se tourne vers la porte d'entrée et, souriant, salue les arrivants.

CORNEILLE

*Entrez! Entrez!...*

Et voici d'abord, toque en main et vêtu de la longue robe de drap noir qui porte sur le côté, de l'épaule jusqu'au bas, une bande de drap bleu lisérée de rouge, voici L'ANCIEN DOYEN DES COURTIERS auquel succédera Corneille. Il est suivi du trésorier, du greffier, des assesseurs et d'autres membres du métier. Tous sont endimanchés, importants; Jooris se trouve au milieu d'eux. Par la porte de gauche entrèrent, en même temps, turbulents et joyeux, plusieurs jeunes apprentis parmi lesquels Pierre qui gagne la partie droite de la salle.

De ce côté vient d'apparaître Mère-Flandre. Gertrude et Corneille sont demeurés au centre du groupe formé par les arrivants.

L'ANCIEN DOYEN, saluant Corneille,

*Bonjour doyen.*

(Il lui serre la main, puis serre la main de Gertrude)

CORNEILLE

*Mes bons amis,*

*Bonjour !*

LE GREFFIER, à Corneille,

*Bonjour.*

UN APPRENTI, appelant les autres,

*Par ici ; la chambre est profonde....*

CORNEILLE

*Prenez place. (Au trésorier) Bonjour trésorier.*

(Il lui serre la main)

L'ANCIEN DOYEN, qui est resté devant Corneille,

*Tout le monde*

*Est-il là ?*

LE GREFFIER

*Oui. (Aux apprentis) Silence au fond !*

L'ANCIEN DOYEN, haussant la voix et se tournant  
vers Corneille,

*Maître et doyen,*

*Je viens vous apporter....*

(Le bruit que font les apprentis l'interrompt)

LE GREFFIER, aux apprentis,

*Silence donc !*

L'ANCIEN DOYEN, reprenant,

*Je viens*

*Vous apporter, au nom du métier, son salut !*

*Maître, lorsque voici trois jours, il a fallu*

*Que pour nous conformer à nos vieux règlements*

*Nous nommions, parmi nous, le Maître du serment,*

*Nous vous avons choisi, tous, d'une seule voix.*

*En vous faisant doyen pour la troisième fois,*

*Nous voulûmes d'abord rendre un public hommage*

*Au plus digne de nous, puis remettre en mains sages*

*Le destin d'un des grands métiers de la cité.*

*Maître, nous connaissons votre esprit d'équité ;*

*Nous avons vu, deux fois, de quelle âme aguerrie*

*Vous défendez les droits de notre Confrérie ;*

*Vous avez les vertus des meilleurs citoyens ;*

*Et c'est pourquoi, jamais, à nul de nos doyens,*

*Nous n'aurons, mieux qu'à vous, Maître, et plus*

*[volontiers,*

*Confié les six clefs et le sceau du métier !*

*Les voici.*

(Il lui tend les clefs et le sceau d'argent)

CORNEILLE, les prenant,

*Je les prends. Et je vous certifie  
Que je les défendrais, même au prix de ma vie,  
Ces bonnes clefs, gardiennes de nos privilèges!*

(Il parle avec autorité)

*Lorsque j'ai présidé, jadis, notre collègue,  
En servant le métier de toute mon ardeur  
J'ai voulu rajeunir son ancienne grandeur  
Par l'audace et l'élan des forces qui m'animent ;  
Or donc, puisqu'aujourd'hui, votre vote unanime,  
Vient me rendre l'honneur de ce poste suprême,  
Je ne vous dis qu'un mot : Je suis resté le même!*

LES APPRENTIS ET QUELQUES COURTIERS

*Vive Maître Corneille!*

CORNEILLE

*Aussi, point de discours!  
Et comme nous peinons rudement tous les jours,  
Nous tous, petits et grands, qui portons dans  
[notre âme  
L'amour de ce métier qui fait l'orgueil de Damme,  
Quand nous aurons vidé la coupe d'alliance,  
Amusons-nous, jusqu'à ce soir, avec vaillance,*

*Puis demain au travail!*

LES APPRENTIS

*Noël! Noël!*

CORNEILLE, les arrêtant d'un geste,

*Pourtant*

*J'ai quelque chose encore à vous dire! J'entends  
D'abord, à la chapelle de la Confrérie,  
Faire don d'un calice en or, aux armoiries  
Des francs-courtiers.*

LES APPRENTIS

*Noël! Noël!*

CORNEILLE

*Je veux encore,*

*Par le loyer total de ma maison du port,  
Augmenter désormais ses trop faibles ressources.*

LES APPRENTIS

*Noël! Noël!*

CORNEILLE, détachant la bourse qui pend à sa ceinture,

*Je veux ensuite que ma bourse,  
Où ducats et florins ont fait quelques petits,  
Se partage entre les clercs et les apprentis!*

(Il la leur jette)

LES APPRENTIS, de plus en plus joyeux,  
*Vivat! Vivat! Noël!*

CORNEILLE, se tournant vers Gertrude, toute pâle  
à son côté,

*Et pour finir, je veux  
Désormais n'être plus seul l'objet de vos vœux  
Et de votre respect, parce qu'aujourd'hui même,  
J'ai choisi pour épouse une femme que j'aime,*

(Il prend la main de Gertrude)

*Parce que j'ai sa main fidèle dans la mienne,  
Et que votre doyen a trouvé sa doyenne!*

(A Gertrude)

*N'est-ce pas ?*

LES APPRENTIS, exultant,

*Eh! Vivat! Vivat! Noël! Noël!*

*Noël!*

A ce moment l'on entend sonner au dehors le carillon de  
l'hôtel de Ville.

CORNEILLE dit alors à Mère-Flandre qui circule  
en portant un plateau chargé de verres,

*Et maintenant, vin, cervoise, hydromel,  
Mère-Flandre, versez, et n'oubliez personne!  
Et puisqu'il est midi, que le carillon sonne  
Et qu'il fait beau, ouvrez la fenêtre et la porte,*

*Afin que le soleil et la musique apportent  
La lumière du ciel et la chanson des tours  
Dans ma vieille demeure où mes amis m'entourent !*

(Il lève son verre)

*Et buvons.... pour ne pas en perdre l'habitude !*

Et l'assemblée, tout entière, tandis que par la porte et la fenêtre ouvertes on aperçoit les maisons de Damme, le canal, les vaisseaux éclatants de soleil, et que dansent et chantent les notes claires du carillon, l'assemblée tout entière, toques et verres levés, crie :

*Vivent Maître Corneille et Madame Gertrude !*

Gertrude, dont Corneille tient toujours la main, immobile, comme en rêve, essaie de sourire. Pierre, pendant les dernières paroles de Corneille, sans un mot, sans un geste, a glissé derrière les assistants et a disparu.









Quinze ans ont passé depuis le jour où Corneille fut fêté par les courtiers. Dans la lumière terne d'un après-midi d'automne, la grande salle est sévère et triste. Les sièges, les rideaux, le tapis couvrant la table sont usés; nul objet ne l'égaie.

GERTRUDE, songeuse, est assise près d'un rouet, sur l'un des bancs voisins de la fenêtre; elle ne travaille pas.

Son visage n'a plus sa fraîcheur d'autrefois. Une mélancolie en accentue les traits et cette gravité soudaine, qui jadis passait sur eux comme un nuage d'été, semble être devenue leur expression coutumière.

Parfois une chaleur lui vient aux joues, une lueur anime ses yeux; puis la vie calme lui rend sa pâleur et se rendort dans sa prunelle éteinte.

Elle est plus belle qu'autrefois, plus attirante aussi de toute la consolation que semble demander sa tristesse muette.

Dans l'encadrement de la fenêtre aux carreaux sombres, sa tête nue s'incline sous les tresses enroulées, sans ruban. Une robe unie, sans ceinture, dessine ses épaules et sa poitrine puis, en plis cassés, s'évase autour d'elle; vieille robe d'un gris déteint, dont le col ouvert en pointe, les poignets et la jupe sont bordés d'une mince fourrure usée de place en place.

MÈRE-FLANDRE va et vient, nettoie et met de l'ordre.

MÈRE-FLANDRE, s'arrêtant devant le fauteuil,

*On devrait recouvrir ce fauteuil ; il est temps !*

GERTRUDE, tournant la tête,

*Cela coûterait cher ?*

MÈRE-FLANDRE

*Quinze ou vingt gros.*

GERTRUDE

*Autant !*

*Tu crois ?*

MÈRE-FLANDRE

*Bien sûr !*

GERTRUDE

*Vingt gros !*

MÈRE-FLANDRE

*Même un florin peut-être  
Tout est usé ! Faut-il que je demande au Maître ?*

GERTRUDE

*Non !*

MÈRE-FLANDRE

*Mais voyez : le cuir se détache en éclats !*

GERTRUDE

*Non ! Quand on l'entretient de ces dépenses-là,  
Tu sais bien qu'il refuse et se met en colère.*

La servante ne répond rien et reprend sa besogne. Gertrude alors se lève et regarde par la fenêtre entr'ouverte.

MÈRE-FLANDRE

*Que regardez-vous là, Maîtresse ?*

GERTRUDE, lentement,

*Une galère  
Qui s'éloigne, petit à petit, vers les dunes....*

MÈRE-FLANDRE

*Il n'en est plus entré depuis un mois !*

GERTRUDE, repoussant la fenêtre,

*Plus une....*

MÈRE-FLANDRE

*C'est celle qui venait de Hambourg ?*

GERTRUDE

*Oui.*

MÈRE-FLANDRE

*Quel deuil !*

Gertrude s'est rassise. Mère-Flandre, près de la table, soulève un coin du tapis, largement troué

*Regardez ; le tapis est comme le fauteuil !*

GERTRUDE, avec un geste las,

*Laisse....*

MÈRE-FLANDRE, bougonnant,

*Mais c'est pitié de voir que tout s'en aille  
Ainsi !*

GERTRUDE, après un silence,

*Le Maître est-il sorti ?*

MÈRE-FLANDRE

*Non ; il travaille.*

*Ah ! Si tous travaillaient comme lui !*

GERTRUDE, qui rêvait,

*Que dis-tu ?*

MÈRE-FLANDRE

*Je dis que si notre pauvre ville avait eu,  
Parmi tous ceux qu'elle a fait vivre, quelques hommes  
Comme lui, nous ne serions pas où nous en sommes!*

GERTRUDE, indifférente,

*Peut-être....*

MÈRE-FLANDRE

*Regardez ! La cité tout entière  
Est comme un béguinage, ou comme un cimetière!  
Comptez les volets clos et les toits sans fumée!  
Savez-vous bien que trois cents maisons sont fermées?  
C'est Jooris qui l'a dit hier encor ! Oui ! Trois cents !  
Voilà Damme ! On était riche, on était puissant,  
On était l'un des plus grands ports avec l'Écluse,  
(Montrant le fauteuil)  
Et l'on n'a pas de quoi remplacer ce qui s'use  
A présent !*

GERTRUDE

*Tu sais bien....*

MÈRE-FLANDRE

*Je sais ce que je vois !  
De tous ceux que la mer faisait vivre autrefois  
Combien sont dans la gêne et combien sur la paille?...*

*Et s'il arrive encor qu'un navire s'en aille,  
Et qu'on regarde au loin s'effacer ses huniers,  
On tremble chaque fois que ce soit le dernier!*

GERTRUDE, d'une voix lasse,

*Que veux-tu?*

MÈRE-FLANDRE

*Qu'on travaille!*

GERTRUDE, de même,

*On essaie.*

MÈRE-FLANDRE

*Oh! Comment?*

*Qu'a-t-on fait pour lutter contre l'ensablement?*

GERTRUDE, de même,

*Tout ce qu'on peut....*

MÈRE-FLANDRE

*Mais non! On se querelle, on doute,  
On a peur! Et ce sont les peureux qu'on écoute!*

(Elle ajoute entre les dents)

*Ou ceux qui viennent se mêler de nos affaires....*

GERTRUDE

*Que dis-tu?*



MÈRE-FLANDRE, après un moment,

*Savez-vous ce que Pierre vient faire*

*A Damme?*

GERTRUDE, d'une voix plus vive,

*Il vient d'Anvers, s'occuper des travaux*

*Du canal et du port. On a des plans nouveaux*

*Paraît-il.... En tous cas, le voici revenu....*

*Après quinze ans bientôt!... L'aurais-tu reconnu?*

MÈRE-FLANDRE, bourrue,

*Sans doute; il a gardé sa mauvaise figure!*

*En voilà par exemple une étrange aventure!*

*Il disparaît un beau matin, sans un salut,*

*Sans un adieu; personne ici ne le voit plus;*

*On le recherche en vain par toute la cité;*

*On l'oublie.... et voilà qu'il est ressuscité!*

*Vous croyez que ce sont ces plans qui le ramènent*

*Chez nous?*

GERTRUDE, s'animant,

*Mais sûrement! Depuis quatre semaines*

*Qu'il est à Damme, puis à Bruges, tu sais bien*

*Qu'ils ont, le Maître et lui, de nombreux entretiens.*

*Il vient négocier, chargé par les bourgeois*

*D'Anvers, un prêt que leur demandent les Brugeois,*

*Et je sais que le Maître escompte son crédit*

*Pour....*

(Elle s'arrête en voyant l'expression narquoise du visage de Mère-Flandre)

MÈRE-FLANDRE

*Vous êtes savante!*

GERTRUDE, froidement,

*Oh, j'entends ce qu'on dit!...*

*Voilà tout!*

MÈRE-FLANDRE, haussant les épaules,

*Et vous y croyez!... Qu'y connaît-il?...*

GERTRUDE

*Tu n'as jamais cessé de te montrer hostile*

*A ce garçon ; et tu ne sais rien de sa vie....*

MÈRE-FLANDRE, se remettant à l'ouvrage,

*C'est bon, c'est bon! Défendez-le! Je me méfie ;*

*C'est bien mon droit! Les gens d'Anvers sont bien*

[connus

*Allez! Tous des voleurs!*

A ce moment, CORNEILLE ouvre la porte du palier et descend vers la salle.

Le torse encore droit mais la tête penchée et marchant déjà du pas lourd des vieillards, ce n'est plus le maître de jadis qui réglait son destin ; c'est un homme comme tous les autres qui a subi la vie et que ses coups ont marqué.

Presque blanc, le visage profondément ridé, maigri, le front tendu, l'œil toujours vif, il paraît agité d'une impatience inquiète. Sa brusquerie s'est faite presque brutale. Il semble

n'avoir gardé en lui que ses forces défensives, celles dont on use dans la défaite, celles qui n'ont ni la souplesse ni l'élan confiant des forces d'attaque, mais la violence amère de la résistance et de l'obstination.

Lui aussi porte de vieux vêtements qui furent beaux jadis.  
Gertrude et Mère-Flandre se sont tués en l'entendant venir.

CORNEILLE, s'adressant à Mère-Flandre,

*Pierre n'est pas venu?*

MÈRE-FLANDRE

*Non.*

GERTRUDE, quitte la fenêtre et, timidement, comme elle parle toujours à Corneille, demande,

*Vous l'attendez?*

CORNEILLE

*Oui.*

GERTRUDE

*A propos des nouvelles*

*D'Anvers?*

CORNEILLE, en se dirigeant vers la table,

*Oui.*

(Il s'arrête, et d'un ton presque joyeux)

*On annonce qu'une caravelle*

*Espagnole, arrivée aujourd'hui à l'entrée  
Du chenal, attendait l'heure de la marée!*

GERTRUDE, sans empressement,  
*Ah!... Mais vient-elle à Damme ?*

CORNEILLE

*On l'affirme.*

GERTRUDE, indifférente.

*Tant mieux....*

MÈRE-FLANDRE, narquoise,  
*Tant mieux!... Pourvu qu'elle entre!...*

CORNEILLE, brusquement,

*Et pourquoi pas?*

MÈRE-FLANDRE

*Bon Dieu,*

*J'espère comme vous qu'elle arrive à souhait!  
Mais n'en a-t-on pas vu déjà qui s'échouaient?  
Ce n'est pas la première fois, je me figure....*

CORNEILLE, violent,

*C'est ça, croasse encore, oiseau de bon augure!  
Nos malheurs sont pour vous une telle habitude  
Que lorsque, par hasard, une heure un peu moins rude*

*Nous permet d'espérer qu'ils vont s'évanouir,  
Vous ne parvenez plus même à vous réjouir!*

MÈRE-FLANDRE, grognant,

*Pour une caravelle ou pour une galère  
Au port, se réjouir! Vraiment, la belle affaire!  
Un navire! Mais c'est le bon Dieu qui l'envoie!  
Un navire!... On en pleurerait, de votre joie!*

CORNEILLE, s'installant derrière la table,

*Vous vous plaindrez toujours! Soit; c'est de la manie;  
Assez!...*

(A ce moment on frappe à la porte d'entrée)

*On frappe....*

(Mère-Flandre va jusqu'à la porte et l'ouvre et JOORIS paraît)

*Ah! Ah! Jooris!*

JOORIS, sur le seuil,

*La compagnie,*

*Bonjour.*

Lentement, d'un geste las, le vieux marin a tendu la main à Gertrude puis à Corneille; il a salué Mère-Flandre d'un mouvement de tête. Un long manteau, fourré d'écureuil, l'enveloppe jusqu'à mi-jambe; il porte de gros souliers de cuir. Les longues mèches de cheveux qui, de dessous son bonnet, lui tombent sur les oreilles et dans le cou sont grises maintenant.

CORNEILLE lui dit, montrant le fauteuil devant la table,

*Assieds-toi.... Rien de neuf?*

JOORIS s'est assis; il se tait un instant,

*Non.... je passais....*

CORNEILLE

*Tu sais qu'une nave espagnole....*

JOORIS, haussant les épaules,

*Oui, je sais....*

*Ils s'échoueront!... Le port n'est plus fait pour ces*

*[naves....*

CORNEILLE, brutal,

*C'est pour m'annoncer ça que tu viens?...*

JOORIS, conciliant,

*Non, mon brave*

*Ami.... non.... Je venais te parler d'une chose....*

CORNEILLE

*De quoi?*

JOORIS, très hésitant,

*J'ai décidé.... Plutôt, je me propose....*

CORNEILLE, impatient,

*Quoi donc?*

JOORIS

*Eh bien, je viens te dire que je dois  
Quitter Damme, prochainement.... au bout du mois....*

CORNEILLE

*Pour longtemps?*

JOORIS

*Mais voilà.... C'est que je m'en irais  
Définitivement....*

CORNEILLE

*Toi?*

JOORIS

*Oui....*

CORNEILLE, se levant,

*Ce n'est pas vrai!*

*Ce n'est pas vrai! Voyons, tu plaisantes?*

JOORIS

*Non, certes,*

*Je ne plaisante pas.*

CORNEILLE

*Alors, quoi? Tu désertes*

*Comme les autres, toi, Jooris, toi mon fidèle  
Ami?*

JOORIS, embarrassé,

*Je dois quitter Damme....*

CORNEILLE, brusquement,

*Tu doutes d'elle,*

*N'est-ce pas ? Et de son salut ?*

JOORIS

*Ah ! oui, j'en doute !*

CORNEILLE

*Ah, vraiment, de ta part mon vieux Jooris....*

JOORIS

*Écoute,*

*Corneille, quand on a mon âge, il est permis  
D'aller mourir en paix....*

CORNEILLE

*Loin de ses vieux amis !*

*Loin de sa ville !*

JOORIS

*Non ; si le malheur m'exile,  
C'est que précisément Damme n'est plus ma ville.*

CORNEILLE

*Que dis-tu là ?*



JOORIS, tristement,

*Ma ville eut ses jours triomphants  
Jadis, et nous étions fiers d'être ses enfants!  
Sa force était la nôtre et sous sa bonne étoile  
Nous parcourions les mers du monde à pleine voile!  
Mais depuis que son port est noyé par les sables,  
Ma ville, la voilà, pauvre, méconnaissable,  
Triste comme un courlis dont on brisa les ailes,  
Et mes yeux ont beau la chercher; ce n'est plus elle!*

CORNEILLE

*Mais si c'est vrai, soyons encor plus résolus!  
Ayons plus de courage encor!*

JOORIS

*Je n'en ai plus.*

CORNEILLE

*Et pourquoi?*

JOORIS

*Parce que depuis plus de quinze ans  
Je vois tous nos efforts rester insuffisants  
Tandis que le péril ne cesse de grandir!  
Bruges, l'Écluse et nous, afin d'approfondir  
Ce chenal dont dépend toute notre existence,  
N'avons-nous pas, en vain, réclamé l'assistance*

*Des gens d'Ypres, de Gand et des Quatre-Métiers?  
Oui, luttant pour le sort du pays tout entier,  
Nous ne parvenons pas à leur faire comprendre  
Qu'en sauvant nos trois ports ils sauveraient la*  
[Flandre!  
*Tous nos travaux, là-bas, restent inachevés;  
Plus d'argent!... Et d'ailleurs, pourrait-il nous*  
[sauver?

CORNEILLE

s'est mis à marcher pendant que parle Jooris, puis, lorsqu'il  
lui répond, Gertrude va se rasseoir auprès de son rouet,  
et Mère-Flandre quitte la chambre. Il dit :

*Je n'ai jamais compris qu'on renonce ou qu'on cède!  
Mais, que ce soit à l'heure où l'on vient à notre aide,  
Où les moins confiants peuvent reprendre espoir,  
Vraiment!...*

JOORIS

*Qu'espères-tu?*

CORNEILLE, s'arrêtant devant lui,

*Tu n'es pas sans savoir,  
N'est-ce pas, ce qu'Anvers nous offre?*

JOORIS

*Oui, je sais;  
Et je ne comprends rien d'ailleurs à cet accès  
De générosité soudaine, qui le pousse....*

CORNEILLE, l'interrompant,

*Tu raisonnes....*

JOORIS

*Comme un marin!*

CORNEILLE

*Non! Comme un mousse!*

*Les Anversois, ne sont pas des marins! Ce sont  
Des marchands, comme nous! Et nous nous adressons,  
En réclamant leur aide, à leur propre intérêt!  
Leur générosité n'a pas d'autre secret!  
Quand j'ai vu, repoussant nos plus justes demandes,  
Gand donner le mot d'ordre aux communes flamandes,  
Je me suis dit, devant ce refus arrogant,  
Qu'Anvers qui nous en veut, mais déteste aussi Gand  
Dont l'étape des grains depuis longtemps le gêne,  
Lui porterait un coup en nous tirant de peine!  
C'était juste et ce qui suivit le démontra!  
Je me rendis à Bruges, près des magistrats;  
Je leur dis : « Le bon sens d'Anvers ne peut permettre  
« Qu'un jour toute la Flandre ait les Gantois pour  
[maîtres!  
« Voyez les Anversois! Dites-leur qu'il nous faut  
« Cinquante mille écus pour finir nos travaux;  
« Et si leur intérêt leur dicte leur conduite  
« Ils comprendront! »*

JOORIS

*Eh bien?*

CORNEILLE

*Ils ont compris de suite!*

*Nous allons obtenir qu'ils nous prêtent la somme!  
Ils nous ont envoyé d'abord, Pierre.... un jeune homme  
Que tu connus ici, chez moi, comme apprenti,  
Dans le bon temps....*

JOORIS

*Je me souviens.*

CORNEILLE

*Et qui partit*

*Un beau matin, si bien au fait de son métier,  
Paraît-il, qu'il devient l'un des premiers courtiers  
D'Anvers!*

JOORIS, bonhomme,

*C'est un succès pour toi!*

CORNEILLE

*Succès pour moi,*

*Si je parviens à m'en servir! Depuis un mois,  
Je t'affirme en tous cas que ma diplomatie  
N'a pas été trop maladroite! On négocie*

*Avec lui les conditions du prêt ; et je préjuge  
Que moyennant quelques concessions de Bruges,  
Dans deux jours, au plus tard, nous aurons réussi !  
Ce n'est pas tout ! On vient de m'apprendre ceci,  
Que l'Archiduc, par lettres patentes, pour rendre  
A Bruges son renom de premier port de Flandre,  
Veut bien lui confirmer son ancien droit d'étape !  
Crois-tu que le succès maintenant nous échappe  
Encore ? D'un côté, nous trouvons de l'argent ;  
De l'autre, c'est l'étape absolue, obligeant,  
Tous les marchands du monde, à part quelques  
[franchises,  
A débarquer chez nous d'abord leurs marchandises !  
Après les mauvais jours qui nous ont abattus,  
C'est le retour certain du beau temps ! Qu'en dis-tu ?*

JOORIS, secouant la tête,

*Je n'en crois rien....*

CORNEILLE

*Comment ?*

JOORIS

*Que veux-tu, mon ami !*

*Tu seras demeuré seul confiant, parmi  
Tous ceux dont le malheur vainc l'obstination !  
Je n'ai plus ni ta foi, ni tes illusions.  
Qu'Anvers vous vienne en aide et que Bruges pavoise,*

*C'est parfait ! Et pendant ce temps, la mer sournoise,  
Se moquant de vos droits d'étape et de vos dragues,  
Reculé encor, tout doucement, de quelques vagues!...*

CORNEILLE, haussant les épaules,

*Des mots ! Ce ne sont que des mots !*

JOURIS, tristement,

*Je le souhaite....*

*Quoi qu'il en soit, moi j'ai fini, ma tâche est faite ;  
Et je ne veux plus voir ce canal d'eau qui dort  
En songeant que c'est tout ce qui reste d'un port  
Qui jadis a tenu dans ses digues robustes,  
Les dix-sept-cents vaisseaux du roi Philippe-Auguste !  
J'ai des parents à Marck, tout près de Saint-Omer ;  
J'irai chez eux ; et là — vieux marin, que la mer  
Se réservait — qui sait ? — pour un de ses naufrages, —  
Je mourrai doucement parmi des pâturages....*

(Corneille fait un geste)

*Non ; je veux m'endormir bien en paix, dans mon coin.  
Damme et toi vous mourrez aussi....*

CORNEILLE, exaspéré,

*J'aurai du moins*

*Lutté ! J'aurai lutté pour vous, lutté pour elle ;  
Et mort pour mort....*

JOORIS, avec émotion,

*Mais oui ; la tienne est la plus belle !  
Je le sais bien !*

CORNEILLE, se remettant à marcher,

*Et puis, non, non ! Mauvais prophète  
Qui me prédis la mort, même avant la défaite,  
Rien n'est jamais perdu quand on a du courage !  
Avec l'argent d'Anvers nous ferons le barrage  
De Croxhoucke, et tu sais ce qu'on peut en attendre !*

JOORIS, secouant la tête,

*Il est trop tard !*

CORNEILLE, avec un geste de colère,

*C'est bon ; tu ne veux rien entendre !  
On ne discute pas avec une bouée....*

(A ce moment MÈRE-FLANDRE rentre par la porte de droite)

MÈRE-FLANDRE, tranquillement,

*Maître ?*

CORNEILLE, se tournant vers elle,

*Quoi donc ?*

MÈRE-FLANDRE

*La caravelle est échouée.*

CORNEILLE, brusque,

*Où ça ?*

MÈRE-FLANDRE

*Dans le canal, à hauteur de l'église  
D'Oostkerke....*

CORNEILLE

*Qui l'a dit ?*

MÈRE-FLANDRE

*Le gardien des balises.*

CORNEILLE

*Bon ; c'est bon. J'y vais voir.*

(Il se dirige vers la porte)

JOORIS

*Je t'accompagne.*

CORNEILLE

*Bien.*

JOORIS, à Gertrude,

*Au revoir.*

GERTRUDE

*Au revoir.*

CORNEILLE, arrivé près de la porte d'entrée  
s'arrête et dit à Gertrude,

*Ah, mais.... Si Pierre vient,*



*Dites-lui, n'est-ce pas, pourquoi je suis sorti ;  
Et priez-le d'attendre.*

GERTRUDE

*Oui.*

Corneille et Jooris s'en vont. Gertrude regagne le banc de la fenêtre. Mère-Flandre reprend sa vague besogne dans la chambre.

MÈRE-FLANDRE

*Je l'avais dit !*

*Et son ami Jooris qui s'en va quitter Damme !  
Voici huit jours c'était l'ancien greffier, sa femme,  
Leurs enfants ! Ils s'en iront tous !*

GERTRUDE, tristement,

*Ils ont raison !*

MÈRE-FLANDRE, indignée,

*Raison ! Je voudrais, moi, qu'on les mît en prison,  
Ces gens ! Quitter sa ville ! Alors, quoi ? C'est la fin !  
J'aimerais mieux mourir de misère et de faim  
Que d'aller prospérer dans une autre, plus riche !  
Oui, crever comme un chien, mais du moins dans  
[ma niche !  
Mais vous pensez comme eux, je le sais ! C'est  
[complet !  
Raison....*

GERTRUDE, avec un mouvement d'impatience douloureuse,

*Ah ! laisse-moi penser ce qu'il me plaît !  
Et permets-moi de voir avec des yeux d'envie  
Ceux qui s'en vont vers le repos.... ou vers la vie !*

MÈRE-FLANDRE

*C'est bon....*

Gertrude se rassied près de son rouet mais sans travailler.

Mère-Flandre va et vient. Alors la porte du fond s'ouvre ;  
PIERRE paraît au seuil.

Il a gagné cette assurance que donne un sort prospère et qui se manifeste dans le ton posé de la voix, dans l'audace tranquille du regard, dans l'attitude aisée du corps entier. Il a l'élégance renommée des riches Anversois. Sous une toque plate de fin drap noir, entourée d'une cordelière de soie, ses cheveux taillés sur le front et bouffants sur les oreilles et le cou, élargissent son visage soigneusement rasé. Un manteau court au col de bièvre et doublé de même fourrure, tombe, non boutonné, laissant voir un pourpoint sur une chemise blanche et plissée, fermée d'un cordonnnet. Par les manches fendues du manteau qui pendent droites, passent les manches du pourpoint. Les chausses noires sont cachées, à mi-jambes, par des bottes basses de cuir brun. Une large bourse est accrochée à la ceinture ; il tient en main des gants de peau grise ; il porte à l'index un anneau d'or à son cachet.

Arrêté sous la porte il ne peut voir Gertrude et demande à Mère-Flandre :

*Le Maître est-il chez lui ?*

MÈRE-FLANDRE

*Non ; il a dû*

*Sortir.*

PIERRE, désappointé,

*Ah!*

MÈRE-FLANDRE

*Il vous a longuement attendu.*

PIERRE

*Ah!*

MÈRE-FLANDRE

*Vous pouvez l'attendre aussi.*

En entendant la voix de Pierre, Gertrude s'est levée. Elle écoute les paroles de Mère-Flandre, puis s'avance vers la porte.

PIERRE, joyeux en l'apercevant,

*Dame Gertrude!*

GERTRUDE

*Monsieur Pierre.... Entrez donc....*

PIERRE entre et lui tendant la main,

*Mon inexactitude*

*M'obligera d'attendre le Maître....*

GERTRUDE, lui montrant un siège devant la table,

*Il s'excuse;*

*Mais il vient de partir du côté de l'Écluse.*

PIERRE s'assied ; Gertrude, ensuite, s'assied  
au coin de la table,

*J'arrivais du côté de Bruges....*

GERTRUDE, après avoir regardé de côté Mère-  
Flandre qui rôde dans la salle,

*Vous venez  
De Bruges?*

PIERRE, avec un geste affirmatif,

*Depuis hier, je m'y suis démené,  
Je vous assure, afin de me mettre d'accord  
Avec eux!*

GERTRUDE

*Vous avez réussi?*

PIERRE

*Pas encore....*

*Et je crains de ne pas réussir.*

GERTRUDE

*Non? Vraiment?*

PIERRE

*Ah! vous n'imaginez pas cet entêtement!  
Cet esprit défiant de tout ce qu'on propose ;  
Cette obstination à voir les grandes choses  
Par leurs côtés les plus mesquins, les plus petits!...*

GERTRUDE

*Et cela vous tourmente?*

PIERRE, hésitant,

*Oui.... si je n'aboutis  
A rien!... Puis il faudra que je parte bientôt....*

GERTRUDE, lentement,

*Ah.... oui....*

PIERRE après avoir, lui aussi, regardé Mère-Flandre,

*Le Maître?...*

GERTRUDE

*Il est allé voir un bateau  
Qui s'est échoué dans le canal....*

PIERRE, impatienté par la présence de Mère-Flandre,  
après un silence,

*Il fait froid.*

GERTRUDE

*Très froid....*

PIERRE

*L'automne était bien plus doux autrefois,  
Dirait-on.... Mais tout a changé.... tout....*

GERTRUDE

*En effet....*

(Brusquement elle se tourne vers Mère-Flandre)

*On ne peut pas causer dans le bruit que tu fais,  
Mère-Flandre!... Laisse-nous donc! Tout est rangé  
D'ailleurs....*

(Mère-Flandre, sans répondre, sort lentement à gauche)

PIERRE, qui l'a suivie des yeux, riant,

*Elle du moins n'a pas beaucoup changé!  
Toujours son air aimable!... Oh, nous sommes  
Ennemis!... [d'anciens*

GERTRUDE, conciliante,

*Mais non....*

PIERRE

*Oui! Rappelez-vous....*

(Il s'arrête)

GERTRUDE

*Quoi?*

PIERRE

*Rien....*

*Ah, oui, tout a changé! Autour de vous les choses  
Ont subi lentement cette métamorphose,  
Et sans voir jour par jour leur deuil s'accroître,*

*Peut-être que vos yeux s'y sont habitués ;  
Mais quand on les revoit comme moi, qu'on revient  
A Damme après quinze ans, et que l'on se souvient  
De ce qu'on a quitté devant ce qu'on retrouve,  
Vous n'imaginez pas l'angoisse qu'on éprouve,  
Et cette oppression constante....*

GERTRUDE

*Croyez-vous ?*

PIERRE

*Mais c'est une torture !*

GERTRUDE, tristement,

*On s'habitue à tout.*

PIERRE

*Mais non ! Pas à l'ennui, pas à la solitude !  
On peut croire parfois qu'on a pris l'habitude  
De ces longs jours pesants qu'aucun plaisir n'abrège,  
Mais on attend, toujours, malgré soi....*

GERTRUDE

*Qu'attendrais-je ?*

PIERRE, après un silence,

*On a mal de vous voir triste et lasse à ce point....  
Vous n'étiez pas ainsi dans le temps....*

GERTRUDE, lentement,

*C'est si loin.*

(Souriant soudain)

*Et puis, je ne suis pas triste!... Non!*

PIERRE, sans conviction,

*Je vous crois.*

GERTRUDE

*Mais ne me parlez pas de Damme; parlez-moi  
D'Anvers!*

PIERRE

*D'Anvers? Pourquoi?*

GERTRUDE

*Parce que je préfère ;  
Vous y êtes très occupé?*

PIERRE, indifférent,

*J'ai bien à faire.*

*Lorsque j'y suis rentré je suis devenu Maître  
Promptement ; les courtiers ont bien voulu m'admettre  
Au conseil où je suis assesseur ; j'ai gagné  
De l'argent ; et c'est moi que l'on a désigné  
Pour venir voir ici comment pourraient s'entendre  
Les marchands anversoïis et les marchands de Flandre,  
Afin de conjurer votre affreuse dérouté....*

(D'une voix attendrie)



*Ah! c'est bien volontiers que je me mis en route ;  
Et j'étais tout ému, quand, avant de voir Damme,  
De loin, j'ai deviné la tour de Notre-Dame !*

GERTRUDE, touchée,

*Oui? Cela vous faisait quelque chose ?*

PIERRE, de plus en plus ému,

*Bien sûr!*

*Voici près de quinze ans n'est-ce pas?... A mesure  
Que j'avançais, tout mon passé, mes plus beaux jours,  
Comme s'ils m'attendaient à l'ombre de la tour,  
— Voyageur infidèle et toujours espéré —  
Surgissaient du décor que j'avais préféré.  
Sous les arbres penchés de ses digues étroites  
C'était le vieux canal fuyant en ligne droite ;  
C'était l'horizon libre, amplement découvert,  
Traversé des vents frais qui venaient de la mer ;  
Je respirais leur souffle et mon cœur était ivre,  
Et plus j'allais, et plus il me semblait revivre  
Quelques instants d'un rêve enfantin, ingénu,  
Qui fut le seul bonheur que ma vie a connu,  
Et dont je la sentais encore émerveillée....*

(Après un court silence)

*Mais toute ma douleur aussi s'est réveillée,  
Puisqu'une heure a suffi parmi ces jours heureux,  
Pour rendre ce passé tout entier douloureux!...*

GERTRUDE, émue, timidement,

*Tout entier?*

PIERRE, lentement,

*Hélas, oui.... Après ce coup, brutal,  
Mes plus doux souvenirs me faisaient le plus mal ;  
J'ai fait, pour oublier, tout ce qu'il a fallu,  
Mais j'ai souffert, longtemps....*

GERTRUDE, hésitante, à voix presque basse,

*Vous m'en avez voulu*

PIERRE, lentement en la regardant,

*Oui.... Pourtant j'ai compris, lorsque je fus capable  
D'apaiser mon orgueil, qu'il était seul coupable,  
Et qu'il devait se faire, ainsi, tout simplement,  
Que vous pensiez à vous d'abord?*

GERTRUDE

*A moi? Comment?*

PIERRE

*Mais oui! Je vous le dis sans animosité,  
Croyez-le; car après ce beau matin d'été  
Où la vie étendit devant moi son mirage,  
J'ai compris que c'est vous qui fûtes la plus sage,  
Et qu'au bonheur douteux d'un destin d'ouvrier,  
Il était naturel que vous préféreriez*

*Le bien être assuré dans la riche maison  
Où, ce jour-là du moins, tout vous donnait raison!*

GERTRUDE, avec peine,

*Vraiment?*

PIERRE

*Je n'étais rien! Qui donc eût pu prévoir  
Ce qui survint? Moi-même, en m'en allant, ce soir,  
Je me sentais, devant mon sort inexorable,  
Cent fois plus malheureux d'être si misérable!*

(Avec amertume)

*Ah, sans doute, quand on est pauvre, il est aisé  
De dédaigner l'argent ou de le mépriser,  
Et d'en faire le sacrifice à son amour!  
Mais vous, à qui s'offrait un destin de beaux jours,  
Comment n'auriez-vous pas préféré vivre ici,  
Loin des tourments, loin des tracas, loin des soucis,  
N'ayant qu'à dire un mot qui vous en délivrait?*

GERTRUDE, d'une voix tremblante,

*Pourquoi dites-vous ça puisque ce n'est pas vrai?...*

PIERRE

*Comment?*

GERTRUDE

*Si vous saviez!*

PIERRE, s'animant,

*Que pourriez-vous m'apprendre?  
Je vous aimais, je vous l'ai dit — ou fait comprendre —  
Et doucement trompé par ce rêve enfantin,  
J'ai cru que vous m'aimiez aussi, tout un matin!  
Mais je ne me plains plus d'avoir été victime  
D'un choix que je persiste à trouver légitime,  
Et qu'aucun intérêt vil ne préoccupa,  
Puisqu'il est évident que vous ne m'aimiez pas,  
Et que c'est mon espoir, lui seul, qui m'enivrait....*

GERTRUDE, sourdement,

*Ah, ne dites pas ça.... puisque ce n'est pas vrai!...*

PIERRE, troublé, la regardant,

*Je ne vous comprends plus....*

GERTRUDE, détournant les yeux,

*Il vaut mieux qu'on oublie!*

PIERRE, avec une émotion croissante,

*Non! Parlez-moi! Parlez-moi, je vous en supplie,  
Car un affreux soupçon, tout à coup, me saisit....*

GERTRUDE

*Quel soupçon?*

PIERRE

*Vous m'aimiez !... Et vous avez choisi !*

GERTRUDE, avec un cri,

*Ah, non ! Qu'on me condamne après m'avoir comprise,  
Soit ! Mais je ne veux pas du moins qu'on me méprise !  
Écoutez-moi... j'étais une enfant.... c'est à peine  
Si je vis clair en moi d'abord.... J'étais certaine  
D'éprouver du bonheur, mais j'ignorais sa cause ;  
Et sans comprendre encor que c'était autre chose,  
Sans songer à l'amour, sans évoquer son nom,  
J'ai vécu jusqu'au jour dont nous nous souvenons,  
Où, soudain, ce bonheur qui troublait tout mon être,  
Devina que c'était vous qui le faisiez naître....*

PIERRE, faisant un mouvement vers elle,

*Ah!...*

GERTRUDE, l'arrêtant,

*Non ; ne me dites rien, s'il vous plaît ; ce n'est*

[point

*Facile à raconter.... Quoique ce soit si loin  
Déjà, je me souviens comme je fus ravie !  
Il me semblait que j'allais vivre une autre vie ;  
Et c'était, dans la nuit profonde où je vivais,  
Comme si, tout à coup, le soleil se levait !  
Tandis que vous parliez, mon âme, plus légère,  
S'imaginait entendre une langue étrangère,  
Dont les mots caressants m'étaient presque inconnus....*

*Puis, vous m'avez laissée.... et le Maître est venu!  
Ah! jusqu'à cet instant, jamais, je vous le jure,  
Jamais un mot douteux, une parole obscure,  
La moindre intention qu'un regard révélât,  
Ne m'avaient fait prévoir qu'il songeait à cela!  
Oui, j'aurais dû lutter!... Je n'ai su que me taire;  
Car lorsque j'entendis sa voix autoritaire  
Me rappeler ses soins et ses bontés anciennes,  
Toute ma volonté fléchit devant la sienne,  
Et je sentis ses mains se fermer sur mon cœur!  
Hélas, oui! J'ai perdu lâchement mon bonheur;  
Ma crainte et ma faiblesse ont fait l'irréparable!  
Mais ne m'accusez pas d'un calcul misérable  
Puisque, pas un instant même, je n'ai songé  
A ces jours opulents que j'allais partager,  
Et ce cœur, trop soumis pour oser se défendre,  
Je ne l'ai pas vendu, mais je l'ai laissé prendre!*

PIERRE

*Mais il fallait....*

GERTRUDE

*Non, non, la chose fut si brève,  
Si soudaine!... Ce fut, comme il arrive en rêve,  
Un abîme où tout mon courage s'engloutit!...  
Puis, je me réveillai.... mais vous étiez parti!...*

PIERRE, tremblant d'émotion,

*Je vous croyais d'accord, n'est-ce pas, l'un et l'autre!*

*Oui, quand j'ai vu sa main s'emparer de la vôtre  
Et que pas un regard de vos yeux n'a trahi  
Qu'il n'était que le maître à qui l'on obéit,  
Pouvais-je supporter encor leurs cris joyeux?*

GERTRUDE, douloureusement,

*Ah! Comme vous avez mal regardé mes yeux!...*

(Ils se taisent tous deux, puis elle, la voix brisée)

*Voilà.... Vous m'en voulez toujours?... Vous m'en  
[voulez?...*

PIERRE, sourdement, avec un geste de colère,

*Ainsi, tout mon bonheur, c'est lui qui l'a volé!  
Et vous me demandez, en redoutant l'aveu  
De ma douleur, si mon cœur meurtri vous en veut?...  
Eh bien, ce cœur déborde d'une joie immense!  
Et c'est en moi tout un bonheur qui recommence,  
Car, de ce jour cruel, tout à coup transformé,  
Je retiens seulement que vous m'avez aimé!  
Vous m'aimiez! Et mon cœur ne se doutait de rien!..  
Vous m'aimiez! Et je suis parti!... Je me souviens....  
C'était une limpide et divine soirée....  
Mais mon âme était lourde et si désespérée,  
Que j'allais, comme un fou, sans voir autour de moi;  
Pourtant, près du vieux pont, pour la dernière fois,  
J'ai longtemps regardé l'horizon coutumier,  
Puis brusquement je suis parti.... et vous m'aimiez!  
(Il cache son visage dans ses mains)*

GERTRUDE, suppliante,

*Ne pleurez pas....*

PIERRE

*Ah! vous me disiez tout à l'heure,  
D'oublier! Et pourtant, ce passé que je pleure,  
C'est vous qui tout à coup me le faites connaître  
Plus désirable encore! Et je le vois renaître  
Comme un beau vaisseau clair émergeant de la brume,  
Mais bien plus émouvant qu'à l'heure où nous y fûmes,  
Puisqu'en ce moment même où le sort nous frappa,  
Nous nous appartenions, mais ne le savions pas!  
Ah! Comment n'ai-je pas mieux lu dans vos regards!  
Mais à présent....*

GERTRUDE, tristement,

*Ils vous diraient qu'il est trop tard!  
Ma destinée est faite et je m'y suis soumise....*

PIERRE, lentement,

*Pourquoi les cachez-vous si c'est cela qu'ils disent?...*

GERTRUDE, le regardant,

*Je ne les cache pas!*

PIERRE

*Ah! laissez-moi les voir  
Un peu! Si vous saviez, mon Dieu, combien de soirs*



*J'ai pleuré parce que je ne les voyais plus!  
Je vivais tristement, seul, sans rien qui me plût ;  
Et puis, pour réveiller tout ce qui fit ma joie,  
Il a suffi tout simplement que je les voie !*

GERTRUDE

*Hélas, ne parlez pas ainsi !*

PIERRE

*C'était certain,  
C'était fatal ! Ici, dès le premier matin,  
Comme si ces quinze ans n'avaient été qu'un jour,  
Parmi tous ces objets d'autrefois qui m'entourent,  
J'ai repris près de vous cette douce habitude  
D'admirer votre voix, vos yeux, vos attitudes,  
Et comment supposer que mon cœur aurait pu,  
Renouant tout à coup le rêve interrompu  
Et revivant l'ancien bonheur accoutumé,  
Vous retrouver la même et ne plus vous aimer ?*

GERTRUDE

*Je vous en prie ....*

PIERRE

*Ah ! que la vie est décevante !  
Avoir là, devant soi, dans sa grâce vivante,  
Un bonheur qui vous dit : Tu n'as plus qu'à me prendre!  
Et le trouver si beau qu'on n'ose pas comprendre !*

*Mais puisque maintenant j'ai pleuré, j'ai souffert,  
Et que la vie, avec sa lutte et ses revers,  
A rudement mûri mon cœur trop ingénu,  
Ah, dites-moi que ce bonheur est revenu!*

GERTRUDE

*Oh, taisez-vous!...*

PIERRE

*Pourquoi? Pour en pâtir après?  
Je sais ce qu'il en coûte à garder son secret!  
Ne m'en imposez plus de nouveau la souffrance;  
Vous m'avez fait payer trop cher votre silence!*

GERTRUDE

*Je vous en prie....*

PIERRE, avec autorité,

*Écoutez-moi! Quand je reviens  
A tout instant, ici, dans ces longs entretiens,  
Essayer d'accorder des intérêts jaloux,  
N'avez-vous pas compris que ce n'est que pour vous?  
Je me soucierais peu du salut de la Flandre,  
S'il ne s'agissait pas, d'abord, de vous défendre!  
Oui, toute mon ardeur volontaire et tenace  
Se révolte devant le sort qui vous menace,  
Et si je lutte encor c'est que je veux trouver  
Le moyen de sauver Damme pour vous sauver!*

GERTRUDE

*Mon Dieu....*

PIERRE

*Dès mon retour, telle fut ma pensée  
Bien aimante et d'autant plus désintéressée  
Que je ne connaissais que ce qui nous sépare!  
Et comment voulez-vous que je songe au départ,  
Lorsque par votre aveu je découvre à présent,  
Que nous nous attendons depuis plus de quinze ans,  
Et que vous me montrez ce passé qui nous lie  
Par toute sa tendresse et sa mélancolie!*

GERTRUDE s'est levée tandis que Pierre se  
rapprochait d'elle; elle balbutie,

*Ces quinze ans....*

PIERRE, l'arrêtant,

*Ne m'en parlez pas! Croyez-vous donc  
Que je ne sente pas ce que fut l'abandon  
De votre vie, au cours de tant d'heures maudites,  
Si vous m'avez aimé comme vous me le dites?  
N'est-ce pas vrai?*

GERTRUDE

*Mon Dieu ....*

PIERRE, lui saisissant la main,

*Q'importe ce passé*

*D'ailleurs, puisqu'il dépend de nous de l'effacer,  
En donnant à nos cœurs libres et maîtres d'eux,  
Le bonheur qu'autrefois nous voulions tous les deux!*

GERTRUDE, tentant, mais faiblement, de s'écarter  
de Pierre,

*Le sort n'a pas voulu!*

PIERRE, l'attirant à lui,

*Nul sort n'est inflexible!*

*Je ne sais qu'une chose qui soit impossible  
Quand le bonheur est là, devant vous, devant moi,  
C'est que nous le perdions pour la deuxième fois!  
Mais si vous regrettez nos jours de doux accord,  
Si vous pleurez, c'est donc que vous m'aimez encore!  
Et puisque mon amour possède tout mon être,  
Qui peut nous arracher l'un à l'autre?...*

GERTRUDE qui, dans les bras de Pierre,  
défaillante, est prête à lui laisser ses lèvres, le repousse soudain  
avec un geste d'effroi et ces mots, sourdement,

*Le Maître!...*

Pierre recule; Gertrude s'est tournée vers la porte du fond qui  
s'ouvre et CORNEILLE entre. Il n'a rien vu, préoccupé par sa  
pensée, mais aperçoit de suite Pierre.

CORNEILLE, allant à lui,

*Ah, c'est vous, Pierre....*

PIERRE, essayant de maîtriser son émotion et  
tendant la main à Corneille,

*Oui, maître Corneille....*

Gertrude, tremblante, après être demeurée un instant devant  
la table regagne son banc près de la fenêtre et s'y rassied.

CORNEILLE, serrant la main de Pierre,

*Bonjour;*

*Excusez-moi....*

PIERRE, redevenant peu à peu maître de lui,

*Mais non, Maître; c'est mon retour  
De Bruges qui fut moins prompt que je n'espérais....*

CORNEILLE, vivement,

*Et les nouvelles?*

PIERRE

*Très mauvaises.*

CORNEILLE, surpris,

*Comment?*

PIERRE

*Très!*

CORNEILLE, inquiet,

*L'entente n'est pas faite?*

PIERRE

*Et ne se fera plus !*

*A moins que....*

CORNEILLE

*Pourquoi donc ? Tout paraissait conclu....*

PIERRE

*Mais un événement vient de tout compromettre !*

CORNEILLE

*Lequel ?*

PIERRE

*En obtenant de l'Archiduc, des lettres  
Patentes, confirmant son ancien droit d'étape,  
Bruges, sournoisement, nous attaque et nous frappe  
Au cœur....*

CORNEILLE, protestant,

*Eh!...*

PIERRE, fermement,

*D'autant plus que pour vous ramener  
Tous les marchands qui vous avaient abandonnés,  
L'Archiduc, déchirant nos franchises notoires,  
Veut limiter les jours réservés à nos foires!  
Anvers vient d'empêcher la publication  
De ces lettres ; à Bruges, chez les Nations,*

*Déjà les Espagnols protestent, et chacun  
S'insurge contre un privilège inopportun  
Qui soumet le destin de nos villes aux vôtres  
Et relève un pays au détriment d'un autre!  
Il m'a donc fallu dire, au nom des Anversois,  
Qu'il ne s'agissait plus d'aucun prêt, quel qu'il soit,  
Et qu'on n'aboutirait jamais à nulle entente,  
Si Bruges se prévaut de ces lettres patentes!*

CORNEILLE

*Alors?*

PIERRE

*J'étais certain que Bruges comprendrait  
Que ce qu'on lui demande est dans son intérêt,  
Puisqu'elle attend l'argent des Anversois....*

CORNEILLE

*Alors?*

PIERRE, s'animant,

*Alors? J'ai gaspillé mon temps et mes efforts,  
Et je me suis buté contre un entêtement  
Dont on n'a pas idée! (Souriant) Entêtement flamand!*

CORNEILLE, toujours grave,

*Alors?*

PIERRE

*Je me suis dit que vous seul aujourd'hui,*

*Par votre autorité vous pourriez...*

CORNEILLE

*Moi ?*

PIERRE

*Mais oui :*

*Si vous intervenez — les Brugeois vous écoutent —  
En leur montrant ce que l'entêtement leur coûte,  
Vous leur expliquerez que leurs vieux préjugés  
Vont écarter du port les derniers étrangers,  
Et qu'on peut accomplir les plus vastes desseins  
Sans tuer nécessairement tous ses voisins !...  
N'est-ce pas ?*

CORNEILLE, tranquillement,

*Je n'irai pas à Bruges.*

PIERRE

*Pourquoi ?*

CORNEILLE

*Parce que je partage l'avis des Brugeois,  
Maître Pierre !*

PIERRE

*Comment ?*

CORNEILLE

*Moyennant l'abandon*



*De l'étape, vous nous secourez ! Allons donc !  
Tandis que nous peinons à relever la Flandre,  
Nous voyons peu à peu les étrangers se rendre  
Chez vous, nos concurrents entre tous redoutables !  
Et quand nous invoquons des droits indiscutables  
Afin de rétablir entre nous l'équilibre,  
On vient nous proposer, quoi ? Le commerce libre ?*

PIERRE, avec décision,

*Oui, le commerce libre ! On en a plus qu'assez  
Croyez-le, de ces privilèges du passé....*

CORNEILLE

*Ils ont fait notre force !*

PIERRE

*Ils feront votre perte !*

CORNEILLE

*Des mots !*

PIERRE

*Ah ! Votre aveuglement me déconcerte,  
Maître !... N'est-il pas vrai que l'intérêt commande  
Qu'une entente d'Anvers et des villes flamandes  
Assure à nos labeurs un avenir paisible ?...*

CORNEILLE

*Et vos prétentions la rendent impossible !*

PIERRE, insistant,

*Mais songez donc qu'avec ce qu'Anvers vous propose,  
Vous pourrez accomplir encor de grandes choses !  
En vous offrant notre secours, nous savons bien  
Que nous allons rouvrir vos ports à tous les biens,  
Et nous créer chez vous des concurrents nouveaux ;  
Mais tant mieux ! On est fort quand on a des rivaux !  
Et si nous le faisons, c'est pour que nos cités  
Trouvent, dans le travail seul, leurs rivalités,  
Pour que celles qui sont craintives s'enhardissent,  
Pour que Bruges renaisse....*

CORNEILLE, avec une colère contenue,

*Et pour qu'Anvers grandisse  
Encore, et puis grandisse encor, sur nos débris !*

PIERRE

*Maître Corneille !...*

CORNEILLE

*Eh oui ! Je vous avais compris  
Maître Pierre ! Ah c'est bien calculé, j'en conviens !  
Cinquante mille écus l'étape ! C'est pour rien !  
Anvers est généreux, prêt à nous secourir ;*

*Et comme on compte bien que nous allons mourir  
Tout de même, bien doucement, d'une mort lente  
Et sûre, évidemment, l'affaire est excellente!*

PIERRE, protestant vivement,

*Pourquoi nous prêtez-vous de pareilles tactiques?*

CORNEILLE

*On vous connaît!*

PIERRE

*Comment?*

CORNEILLE, s'échauffant,

*C'est votre politique  
Habituelle! Et vous m'en apportez la preuve!  
Depuis qu'un coup de mer, déplaçant votre fleuve,  
Vous ouvrit vers l'Ouest un chemin de traverse,  
Vous n'avez qu'un désir : détourner le commerce  
Des Flandres! Profitant de ce hasard propice,  
Vous nous prenez les draps, les laines, les épices;  
Vous attirez chez vous, par des moyens surnois,  
Les Portugais, les Florentins et les Génois;  
Et voyant qu'aujourd'hui, par ces temps éprouvés,  
Notre vieux droit d'étape au moins peut nous sauver,  
Votre cupidité, froidement nous convie  
A réclamer votre aide au prix de notre vie!  
Eh bien soit! Épargnez vos efforts obligeants;*

*Nous saurons nous sauver tout seuls, sans votre argent!*

PIERRE, violemment,

*Maître!...*

CORNEILLE

*Et retenez bien, mon ami, que la Flandre,  
Même au prix qu'on y met n'est pas encore à vendre!*

PIERRE,

sur le point de répondre avec colère à Corneille, aperçoit Gertrude qui, derrière celui-ci, s'est levée, pâle, inquiète de ces violences et dont le regard semble lui demander de se contenir.

Il se maîtrise alors.

*Maître, je n'entends point ces phrases qui me blessent;  
Je ne pense qu'à Damme, et devant sa faiblesse,  
Revivant son passé glorieux que j'aimais,  
J'ai peur que tant d'orgueil ne la perde à jamais!*

CORNEILLE

*Ne vous alarmez point! La fortune varie;  
Elle nous reviendra!*

PIERRE

*Maître, je vous en prie,  
Écoutez! Le salut dépend, vous le savez,  
Des travaux qu'avec nous vous pourrez achever....*

CORNEILLE

*Plus aux conditions que vous nous avez faites!*

*Nous continuerons seuls!...*

PIERRE

*Voyez où vous en êtes!*

CORNEILLE

*Comment?*

PIERRE

*De jour en jour le mal est plus profond ;  
Le havre entier s'ensable et les marchands s'en vont....*

CORNEILLE

*Ils reviendront !*

PIERRE

*Mais oui, pourvu que l'on emploie  
Quelque cent mille écus à leur rouvrir la voie ;  
Trouvez-les donc ! Sinon....*

CORNEILLE

*Quoi ?*

PIERRE

*La Flandre est finie !  
Et vous allez traîner une lente agonie,  
Jusqu'à la mort, avec le sable pour linceul!...*

CORNEILLE

*Eh! Quand cela serait!...*

PIERRE, montrant d'un geste de tête Gertrude,

*Ah! Vous n'êtes pas seul,  
Maître!*

CORNEILLE, se redressant, brutal,

*Aurait-on chez moi d'autre avis que le mien?  
Nous pensons tous de même ici, sachez-le bien!  
Oui, tous! Et s'il nous faut mourir dans la misère  
Et le chagrin, devant notre canal désert,  
Soit! Nous aimons encor mieux subir ces épreuves  
Que de voir, grâce à nous, Anvers, devant son fleuve,  
Prosperer, et remplir de l'éclat de son front,  
La nuit définitive où nous nous éteindrons!*

(A Gertrude)

*N'est-ce pas?*

Gertrude, immobile, sous l'œil impérieux de Corneille, répond affirmativement d'un signe de tête. Corneille fait quelques pas, puis reprend sur un ton railleur.

*Et d'ailleurs, quoi?... Nous serions perdus  
Parce qu'Anvers nous fait défaut? C'est entendu!  
Ce qu'on perd d'un côté de l'autre on le rattrape;  
Gardez donc votre argent, nous garderons l'étape,  
Et chercherons ailleurs à qui nous adresser,  
Pour trouver un secours plus désintéressé!*

(Pierre veut reprendre, mais Corneille l'arrête d'un geste)

*Non! Il est superflu d'insister davantage,*

*Mon cher, et vous pouvez vous remettre en voyage!  
Adieu donc!*

PIERRE, après un moment d'hésitation et d'une voix  
conciliante,

*Eh, non, maître Corneille, au revoir.  
Sans vous convaincre, on peut conserver quelque espoir  
D'éclairer les Brugeois sur le tort qu'ils se font....  
Puis-je partir quand mon espoir est si profond!...*

Il a dit ces derniers mots en regardant Gertrude toujours  
debout, près du banc.

CORNEILLE, haussant les épaules,  
*Au revoir.*

PIERRE fait quelques pas vers Gertrude tandis que  
Corneille se remet à marcher de long en large,

*Au revoir.*

GERTRUDE, presque sans voix,

*Au revoir.... Monsieur Pierre...*

(Pierre sort, Gertrude ne bouge pas)

CORNEILLE, après un moment, s'arrête devant Gertrude,

*Eh bien! Qu'en penses-tu? La manœuvre est grossière!*

(Il reprend sa marche)

*Abandonner l'étape! On se passera d'eux!...*

*Traiter avec Anvers est toujours hasardeux  
Du reste.... Tôt ou tard c'eût été la bataille!  
Allons, n'y pensons plus; c'est fini.... Qu'il s'en aille  
En paix; nous n'irons plus le déranger chez lui!*

(Avec impatience, à Gertrude)

*Eh bien? Tu ne dis rien? J'ai raison?*

GERTRUDE, comme sortant d'un rêve et timidement,

*Mais oui, oui....*

Corneille la regarde, et, voyant qu'elle n'en dira pas plus, lui tourne le dos et sort de la chambre.

GERTRUDE reste immobile et silencieuse, puis murmure lentement et de plus en plus émue,

*Mon Dieu, vous qui savez par quelle peine extrême  
J'ai payé cet extrême amour,  
Vous qui savez que je n'ai pas pu vivre un jour  
Sans m'en souvenir tout de même,  
Pourquoi donc avez-vous ordonné son retour,  
Si ce n'est pas pour que je l'aime?...*



III



Un soir. — Il est tard ; la salle est éclairée par deux petites lampes de cuivre posées, l'une sur la table, l'autre sur la crédence. MÈRE-FLANDRE, seule, file près de la fenêtre. La porte du palier s'ouvre et GERTRUDE descend les marches.

GERTRUDE, avec une impatience inquiète qu'elle essaie de dissimuler,

*Il est rentré?*

MÈRE-FLANDRE, sans interrompre sa besogne,

*Non, pas encore.*

GERTRUDE

*C'est étrange.*

*Où peut-il être? Il est si tard!... Il faut qu'il mange  
En rentrant; son souper sera tout refroidi....*

MÈRE-FLANDRE

*Non, j'y veille.*

GERTRUDE, après un silence,

*Où peut-il bien être?... Il n'a rien dit?*

MÈRE-FLANDRE, lentement et sans regarder Gertrude,

*Il est peut-être allé jusqu'à Bruges, pour voir  
Votre ami Pierre....*

GERTRUDE, avec un rire forcé,

*Mon ami Pierre!*

MÈRE-FLANDRE, continuant sans regarder Gertrude,

*Hier au soir*

*On l'a vu traverser le marché du Mardi.*

GERTRUDE

*Qui ça?*

MÈRE-FLANDRE, de même,

*Votre ami Pierre.... Et même qu'on m'a dit  
Que s'il revient encore à Damme, on pourrait bien  
Lui rompre un peu les os.*

GERTRUDE, froidement,

*Pourquoi?*

MÈRE-FLANDRE, de même,

*Je n'en sais rien....*

*Mais si vous connaissez quelqu'un qui s'intéresse  
A lui, voilà!...*

GERTRUDE, haussant les épaules, puis, avec le même rire,

*Comment veux-tu que je connaisse  
Quelqu'un!... C'est ridicule! Et tu serais plus sage,  
Mère-Flandre, en écoutant moins ces commérages!*

MÈRE-FLANDRE, sans bouger,

*Moi?... Je n'écoute rien.... mais j'entends, par hasard...*

GERTRUDE, la regarde de côté, puis après un silence,

*Te souviens-tu qu'il soit jamais rentré si tard?  
Tu n'es pas inquiète?*

MÈRE-FLANDRE

*Eh, non.*

GERTRUDE

*Il est parfois*

*Si sombre maintenant!*

MÈRE-FLANDRE

*Il y a bien de quoi!*

GERTRUDE

*C'est depuis que Jooris veut quitter le pays....*

MÈRE-FLANDRE, dans ses dents,

*Oui.... Tout ce qu'il aimait peu à peu le trahit!  
Finir dans le malheur, voilà sa récompense!  
Ne récolter que de la peine!... Et quand on pense  
Que celle qui l'attend peut être encor plus dure!...*

GERTRUDE, surprise du ton hargneux de Mère-Flandre,

*Que veux-tu dire?*

MÈRE-FLANDRE, brusque,

*Rien!...*

(Puis soudain, la voix tremblante d'une émotion contenue)

*Sinon que je vous jure  
Qu'on ne le rendra pas malheureux, moi vivante!  
On n'a qu'un pauvre cœur, un vieux cœur de servante,  
Mais qui sera du moins fidèle jusqu'au bout!...*

GERTRUDE, se maîtrisant,

*Mais.... sans doute.... Qu'entends-tu dire?*

MÈRE-FLANDRE, qui s'était levée, se tourne vers  
la porte,

*Rien.... C'est tout....*

*Le voici....*

CORNEILLE entre, très absorbé, très sombre, très las, enveloppé  
d'un grand manteau dont il se débarrasse aussitôt, aidé par  
Mère-Flandre.

GERTRUDE, craintivement,

*Vous rentrez si tard!*

Corneille répond d'un geste vague et s'avance vers le fauteuil.

MÈRE-FLANDRE, le voyant prêt à s'asseoir,

*N'allez-vous point*

*Souper?*

CORNEILLE, sèchement,

*Je n'ai pas faim.*

GERTRUDE, après un silence,

*Vous êtes allé loin ?*

CORNEILLE, de même,

*Jusqu'à la mer.*

GERTRUDE, surprise,

*Jusqu'à la mer! Pourquoi?*

CORNEILLE

*Pour voir....*

GERTRUDE, à Mère-Flandre qui a pendu les vêtements  
dans un coin,

*Tu peux monter.... C'est bien.*

MÈRE-FLANDRE, à Corneille,

*Bonsoir Maître.*

CORNEILLE

*Bonsoir,*

*Mère-Flandre.*

Et tandis que Mère-Flandre monte l'escalier et disparaît, il s'assied lourdement et demeure pensif. Un long silence durant lequel GERTRUDE le regarde plusieurs fois avec inquiétude, et comme si elle redoutait de le voir demeurer là. Debout, non loin de lui, devant son attitude accablée elle dit soudain :

*Vous n'êtes pas bien ?*

CORNEILLE

*La fatigue,*

*L'air vif.... Le vent du nord qui balayait les digues  
Est glacial....*

GERTRUDE

*Réchauffez-vous....*



CORNEILLE, s'é levant,

*Cela va mieux....*

*Personne n'est venu ?*

GERTRUDE, timidement comme toujours,

*Jooris ; vous dire adieu,*

*Et vous serrer, pour la dernière fois, la main....*

CORNEILLE

*Il part, décidément. Quand s'en va-t-il ?*

GERTRUDE

*Demain.*

*Il est si vieux, si seul....*

CORNEILLE, rudement,

*Est-ce que je proteste ?*

*Il a raison !*

GERTRUDE, étonnée,

*Comment ?*

CORNEILLE

*Ce sont les fous qui restent !*

*Si je n'en étais pas, je serais loin d'ici !*

GERTRUDE

*C'est la première fois que vous parlez ainsi!  
Pourquoi?*

CORNEILLE

*Rien.... Cherche donc sur la table, là-bas,  
Les papiers qui sont étalés?*

(Il a montré de la main la chambre voisine)

GERTRUDE, d'une voix inquiète,

*Vous n'allez pas  
Vous mettre à travailler maintenant?*

CORNEILLE, hésitant,

*Pourquoi non?*

GERTRUDE, insistant,

*Vous êtes fatigué....*

CORNEILLE fait quelques pas, puis s'arrête et  
regarde Gertrude,

*Oui.... Du reste, à quoi bon  
Travailler, n'est-ce pas? Se remettre à l'étude  
Encore? Travailler!*

Et soudain comme s'il céda nerveusement à une impulsion, il  
se rapproche de Gertrude presque effrayée et, sourdement,

*Ah! Gertrude, Gertrude,*

*Si tu savais ce que j'ai vu !...*

GERTRUDE, tremblante,

*Maître ?...*

CORNEILLE, après un court silence, suivant sa pensée  
sans regarder Gertrude,

*Imagine*

*Un homme, âgé, pareil à moi, mais qui s'obstine,  
Malgré bien du malheur, à lutter tout de même,  
Parce qu'il trouverait.... dans la femme qu'il aime  
Par exemple, toute la raison de sa force!...*

(S'animant)

*Suppose que la femme, hypocrite et retorse,  
Tout en le regardant de ses yeux innocents,  
Ait fait de sa tendresse un mensonge incessant,  
Et qu'à l'heure où, plus que jamais, il a besoin  
D'elle, il ait constaté, soudain, qu'elle est si loin  
De lui déjà, que c'en est fini pour toujours,  
Et qu'un autre, ayant pris cette femme à son tour,  
Va fonder son bonheur sur cette forfaiture!...*

GERTRUDE, blême et balbutiante,

*Maître.... Maître.... que dites-vous?...*

CORNEILLE

*Mon aventure*

GERTRUDE, presque sans voix,

*Maître.... Maître....*

CORNEILLE, la regardant,

*Qu'as-tu? Qu'est-ce qui t'épouvante  
Ainsi?... Puisque c'est une histoire que j'invente!...  
Et pourtant c'est la mienne!... On en parlait; des gens  
M'avaient dit le péril de plus en plus urgent,  
L'heure presque venue, où tout ce qu'on peut faire  
Est vain.... Je n'ai pas cru d'abord.... Non, on préfère  
Douter; garder un peu d'espoir, jusqu'au moment  
Où l'on voit, comme je l'ai vu, brutalement,  
Le mal définitif, immense, et sans remède!...*

GERTRUDE

*Maître....*

CORNEILLE, s'animant,

*Ah! La mer, la mer! On croit qu'on la possède,  
Qu'on s'entend bien, et c'est un effrayant duel!  
Elle garde son beau visage habituel,  
Car elle sait qu'on peut mater ses violences;  
Elle sourit, elle est gentille et se balance  
Dans ses grands jupons verts comme une belle dame!  
Mais c'est le fond qu'il faudrait voir, le fond de l'âme,  
Et l'on découvrirait les obscures raisons  
De sa silencieuse et lente trahison!*

GERTRUDE, reprenant un peu confiance,

*Mais qu'y a-t-il?*

CORNEILLE, revenant vers elle,

*Tu sais que tout ce qu'on a fait  
A Damme est demeuré jusqu'ici sans effet!...*

GERTRUDE

*Oui....*

CORNEILLE

*Depuis quelque temps, des pêcheurs de la côte  
M'avaient dit que devant Kadzant, à marée haute,  
Certains jours on ne passait plus!... On exagère  
Si souvent toutefois que je n'y croyais guère,  
Et tu sais qu'au milieu de la ruine où nous sommes,  
Je prétendais, malgré la lâcheté des hommes,  
Montrer ma confiance entière et décidée!...*

GERTRUDE

*Oui....*

CORNEILLE

*Cet après-midi, soudain, j'eus cette idée,  
Que je n'éclaircirais ces nouvelles confuses  
Qu'en allant voir, moi-même, au-delà de l'Écluse,  
Et, quatre heures durant, par les polders déserts,  
J'ai marché devant moi, tout droit, jusqu'à la mer.*

*Or là, j'ai vu ceci : Figure-toi la passe  
Entre Mude et Kadzant, la mer à peu près basse,  
Pas une voile, pas une barque, pas une !  
Et sur le sable nu d'une immense lagune,  
Que le reflux avait lentement découverte,  
Le silence et la mort d'une plage déserte!*

GERTRUDE

*Mon Dieu!*

CORNEILLE

*Le cœur étreint d'angoisse — et de surprise —  
Je cherchais, en suivant la ligne des balises,  
Le passage où le havre dessine sa courbe,  
Quand, parmi les îlots et les bas-fonds de tourbe,  
Figure-toi, que tout à coup, j'ai distingué  
Qu'une troupe d'enfants, le traversant à gué,  
Jouait sans redouter la profondeur des eaux,  
Là même où sont passés jadis tous nos vaisseaux!*

GERTRUDE

*Mon Dieu!*

CORNEILLE

*Oui, le voilà le port que je défends :  
La mer n'y monte plus aux genoux d'un enfant!  
Elle est partie !... Et nous, nous qui dépendions d'elle,  
Nous n'avons même pas su la garder fidèle !*

*Riant des jeux sournois de ces courants marins  
Nous dormions, confiants, sur nos sacs de florins,  
Orgueilleux de richesse et de gloire étalées!  
Et pendant ce sommeil elle s'en est allée  
Vers d'autres, entraînant toutes nos espérances,  
Puisque là, sous mes yeux, trois galères de France,  
Dédaignant nos clochers si longtemps amicaux,  
Traversaient l'horizon pour entrer dans l'Escaut,  
Où, demain, vaniteux de ses richesses neuves,  
Anvers leur offrira l'abri calme du fleuve!  
Ah, c'en était assez pour être convaincu ;  
J'ai fui comme un poltron!...*

GERTRUDE

*Maître!*

CORNEILLE

*Comme un vaincu!*

GERTRUDE, inquiète de le voir s'exalter ainsi, mais  
toujours froidement,

*Maître, je vous en prie....*

CORNEILLE, sans l'écouter,

*Il a bientôt fait nuit ;  
Je m'arrêtais parfois, cherchant encor le bruit  
Des eaux, un claquement de voile sous le vent,*

*Un appel, quelque chose enfin qui fût vivant ;  
Mais rien ! Tout paraissait désert, inanimé ;  
Et seul le feu lointain qui s'était allumé  
Sur la tour de Kadzant, jeta sa flamme immense,  
Comme un cri sans réponse au milieu du silence !*

GERTRUDE

*Mais si l'on se remet au travail ?*

CORNEILLE

*Qu'on prodigue  
Sa force et son argent à construire des digues,  
A creuser des canaux, soit, c'est parfait, pourvu  
Que Dieu fasse un miracle après ce que j'ai vu !  
Travailler ! Quel effort faudrait-il maintenant  
Qu'ils sont restés les bras croisés depuis un an ?  
Travailler ? Il vaut mieux se chamailler d'abord,  
N'est-ce pas ? Et le jour où, s'étant mis d'accord,  
Ils iront regarder là-bas, d'où je reviens,  
Ils chercheront la mer et ne trouveront rien !*

GERTRUDE

*Maître....*

CORNEILLE

*Ah ! Comprends-tu bien l'effroi de cette lutte  
Inégale, sans un répit d'une minute !*



*Vouloir arrêter l'eau qui glisse entre les sables,  
Et tandis qu'elle fuit, perfide, insaisissable,  
Voir, malgré ses efforts, de lagune en lagune,  
Chaque vague emporter un peu de sa fortune!*

GERTRUDE

*Pourtant....*

CORNEILLE, continuant en s'exaltant,

*Voici trois mois — et même davantage! —  
Que je n'ai pas touché deux florins de courtage!  
Anvers m'a fait subir l'affront humiliant  
D'y voir l'un après l'autre aborder mes clients!  
Je n'ai plus rien! La ruine augmente d'heure en heure  
Autour de nous; la misère est dans ma demeure,  
Et je la sens glacer ces murs qu'elle envahit,  
Après avoir couvert de deuil tout mon pays!*

GERTRUDE

*Maître....*

CORNEILLE

*Songe à ce que fut ma vie! Un combat  
De tous les jours! Depuis l'échelon le plus bas,  
Je me suis élevé lentement jusqu'au faite,  
Et dans l'orgueil de la fortune que j'ai faite  
Je me croyais si haut qu'il était impossible  
Aux flèches du malheur de me prendre pour cible!*

*Combien j'ai dédaigné ses premières menaces !  
Mais les flèches bientôt m'atteignirent en masse  
J'ai lutté ! Pour rouvrir aux vaisseaux leur chemin,  
Sans compter, j'ai donné mon or à pleines mains ;  
J'ai caché mon angoisse et, niant le danger,  
Pour rendre confiance aux courtiers étrangers,  
Réveiller les comptoirs, ranimer les affaires,  
J'ai fait pendant quinze ans tout ce que j'ai pu faire !  
Et chaque jour pourtant j'ai connu la torture  
De sentir que j'étais moins fort que la nature  
Et que je m'obstinais contre elle, sans raison,  
Et j'ai vu s'écrouler peu à peu ma maison !*

Abimé, le front dans ses mains, il retombe sur sa chaise.

GERTRUDE le regarde un instant, hésitante, puis  
lui posant la main sur l'épaule,

*Maître, ne vous désespérez pas....*

CORNEILLE, toujours assis,

*Ah ! Faut-il  
Que je sente que le courage est inutile  
Et l'effort superflu devant de tels obstacles,  
Pour te donner ainsi ma faiblesse en spectacle !*

GERTRUDE

*Maître....*

CORNEILLE, se tournant vers elle,

*Mais que veux-tu ? Je suis vieux, je suis las,*

(Lui prenant la main)

*Et je n'aurais plus rien si tu n'étais pas là!  
Car où puis-je trouver l'espoir qui me soutienne  
Pour braver cette mort lente et quotidienne,  
Si ce n'est pas ici, Gertrude, près de toi!...*

GERTRUDE, lui laissant sa main, mais froidement et  
la voix morte,

*Je suis toujours auprès de vous....*

CORNEILLE

*Oui ; je le vois ;*

*Si quelque chose éclaire encor mon existence  
C'est ton affection loyale et sa constance,  
Et quand tout m'abandonne, au moins je la trouve, elle,  
Toujours prête à me rendre une force nouvelle!...*

(Il se lève)

*Mais que faire?... Ils s'en vont l'un après l'autre! Ils ont  
Changé de ville, comme on change de maison!...  
Où trouver mon salut?... Que puis-je décider?...*

GERTRUDE, interdite, mais simplement,

*C'est la première fois que vous me demandez  
Ce que je pense.... Il me semble que l'on peut être*

*Très courageux, très ferme, et pourtant reconnaître  
Qu'on lutte en vain....*

CORNEILLE, de nouveau brutal, et redressé,

*Non !... Non !... Qui parle ainsi ? Les femmes !  
Est-ce que mon salut n'est pas celui de Damme,  
Ma ville, que j'ai vue heureuse, grande et libre ?*

(Avec une passion sauvage)

*Nous nous aimons ! Elle me tient par chaque fibre  
De mon cœur ! Nous avons connu des jours prospères  
Ensemble ! A l'âge où l'on grandit, où l'on espère,  
Nous nous sommes compris tous les deux ; nous nous*

[*sommes*

*Aidés ; nous avons fait, d'une ville et d'un homme,  
Une force vivante, unique, inséparable !  
Elle apportait la mer aux voiles innombrables,  
Le havre sûr, les flots profonds, les vents rapides ;  
Moi j'ai donné ma volonté ferme et lucide,  
Lui vouant à ce point ma peine journalière  
Qu'enfin toute mon âme a passé dans ses pierres !  
Aujourd'hui ses murailles tombent, mes mains*

[*tremblent,*

*La mer en s'en allant nous a trahis ensemble,  
Mais un même trépas du moins sera le nôtre,  
Car nous mourrons chacun contre le cœur de l'autre !...*

(Après un silence)

*Ah oui, refaire ailleurs ma fortune et mon nom,*

*J'aurais pu le tenter comme eux tous! Eh bien non!  
Me voit-on m'en aller? Moi? Suivre les transfuges?...*

GERTRUDE, craintive,

*Maître....*

CORNEILLE

*Jamais! Jamais!...*

(Il se remet à marcher de long en large)

*On m'a dit hier que Bruges  
Allait solliciter afin qu'ils interviennent,  
Le Comte de Nassau et Monseigneur de Fiennes;  
Or, je suis convaincu qu'on peut compter sur eux!...  
Il suffit, après tout, d'un geste généreux  
Pour que tout ce pays accablé se redresse....  
Et pendant que je parle ainsi, le mal progresse!  
Je le sais! Et pourtant je m'obstine à l'espoir!...*

GERTRUDE, sur le même ton,

*Mais il faut espérer....*

CORNEILLE, revenant vers elle,

*Ah! ce rêve : revoir  
Le long d'un grand canal plein d'eau profonde et claire  
Comme autrefois, un beau cortège de galères ;  
Livrer, comme autrefois, au caprice des brises,*

*Le destin de sa vie avec ses entreprises ;  
Asservir de nouveau la mer obéissante ;  
Redevenir puissant dans sa ville puissante ;  
Et montrer aux trembleurs le Maître que l'on est,  
Oh, ce bonheur, tu le comprends !*

GERTRUDE, amèrement, presque avec un sanglot,

*Je le connais !*

Corneille demeure immobile, grandi, voyant son rêve... On entend alors, au loin, une cloche sonner plusieurs coups.

CORNEILLE, surpris,

*Il est si tard !...*

GERTRUDE, que l'énervement rend toute tremblante,

*Mais oui.... Après un jour pareil  
Maître, il vous faut une grande nuit de sommeil....  
Et lorsque le repos aura chassé vos doutes,  
Vous reprendrez votre courage....*

CORNEILLE

*Ah ! Dieu, t'écoute !...*

*J'en ai besoin ! Si, même ici, sous mon vieux toit,  
On me conseille de céder !*

GERTRUDE

*Qui ça ?*

CORNEILLE, rudement,

*Mais toi !*

*Tu montes ?*

GERTRUDE

*Oui, dans un moment.... mais je dois mettre  
Un peu d'ordre....*

CORNEILLE, lui adressant de la main un geste las,

*Bonsoir Gertrude.*

GERTRUDE, tranquillement,

*Bonsoir Maître.*

Corneille prend la lampe qui se trouve sur la table et lourdement, sans se retourner, monte l'escalier et referme sur lui la porte du palier. La salle est dans une demi-obscurité. Jusqu'au moment où Corneille disparaît, GERTRUDE a rangé des objets; aussitôt qu'elle est seule, elle s'arrête; immobile, elle écoute, longuement... Puis elle dit :

*Ah ! J'ai cru qu'il ne monterait pas !... Il est temps,  
J'en suis sûre....*

(Elle fait quelques pas, puis s'arrête)

*Mon Dieu, j'ai peur ce soir....*

(Elle lève les yeux vers le plafond, puis écoute de nouveau)

*J'entends*

*Qu'il marche....*

(Elle hésite, écoutant toujours)

*Non.... Voyons....*

(Elle monte sans faire aucun bruit, jusqu'à la porte du palier, l'ouvre doucement, écoute, puis la referme; rassurée, elle redescend. Arrivée au bas de l'escalier elle s'arrête encore, puis après un moment)

*Ah, c'est trop dur d'attendre!*

(Rapide, mais sans bruit, elle va vers la porte d'entrée, l'ouvre avec précaution, puis appelle à voix basse)

*Pierre?...*

PIERRE apparaît dans l'entrebâillement de la porte. Un doigt sur les lèvres tandis qu'il entre, GERTRUDE dit :

*Il vient de monter.... Prends garde.... Il peut*

*[entendre;*

*Ferme tout doucement la porte....*

PIERRE ferme la porte sans bruit, puis se retourne vers Gertrude,

*Elle est fermée.*

GERTRUDE, tremblante,

*Personne ne t'a vu?*

PIERRE

*Personne....*

(Toujours auprès de la porte, il l'attire contre lui)

*Bien-aimée.. .*



GERTRUDE

*Vois-tu, je ne pouvais plus attendre!.... Il était  
Si tard.... Et cependant je tremble....*

PIERRE, la rassurant,

*Tout se tait ;*

*Ne crains rien ; ce sera comme les autres nuits ;*

(La regardant dans les yeux)

*Comme les autres nuits, si tu veux bien?...*

GERTRUDE

*Oh, oui....*

*Tu venais d'arriver? Et personne?...*

PIERRE

*Non, certes ;*

*Rassure-toi ; la place entière était déserte ;*

*J'ai marché dans la plus complète solitude....*

GERTRUDE, tendrement,

*Je ne te parle que de mon inquiétude ;*

*Pardonne-moi ; la crainte me donne la fièvre ;*

*Je ne t'ai même pas encor tendu mes lèvres!*

PIERRE, l'embrassant longuement,

*Gertrude....*

Gertrude l'emmène près du fauteuil qui se trouve devant la table et lorsque Pierre s'y est assis, s'étant débarrassé de sa grande houppelande, elle se place presque à ses pieds sur un petit escabeau. Tous leurs mouvements sont précautionneux et lents. GERTRUDE dit à voix basse :

*Assieds-toi là, pour que je me repose  
Près de toi.... Donne-moi tes mains.... J'ai tant de  
[choses  
A te dire! Et voici que je ne me souviens  
D'aucune cependant, et je ne sais plus rien,  
Plus rien, que ce délicieux apaisement  
D'oublier tout ce qui me tourmente, un moment....*

PIERRE, inquiet,

*Qu'y a-t-il?*

GERTRUDE

*Oh rien, rien.... sinon qu'il a fallu  
Mentir, mentir encor.... Mais, va, n'y pensons plus.  
Mon cœur est trop rempli de sa joie usurpée  
Pour se plaindre un instant du tourment qui la paie,  
Et mes chagrins du jour sont presque du bonheur  
Lorsque je m'en souviens la nuit, contre ton cœur!*

PIERRE, secouant la tête,

*Nous devons en finir!*

GERTRUDE

*Comment?*

PIERRE

*Par ton départ!*

*Il le faut, je t'assure; il le faut sans retard;  
Plus aucune raison n'explique mon séjour  
En Flandre, et trop de gens soupçonneux qui  
[m'entourent,  
Sont pour notre amour même un danger permanent!*

GERTRUDE, *plaintivement,*

*Ah! ne me parle pas de cela maintenant!  
Tu as raison; c'est vrai, moi-même je redoute  
Que derrière ces murs quelqu'un ne nous écoute!...  
Pourtant n'attristons point par de telles pensées  
Cette nuit de tendresse à peine commencée.  
Si tu le veux, tantôt, oui, tu m'en parleras....  
Mais donne-moi d'abord du bonheur dans tes bras!*

PIERRE, *attendri,*

*Ma pauvre aimée....*

GERTRUDE

*Il faut vois-tu comprendre un peu  
Comme j'en ai besoin! Ah, personne ne peut  
Se douter à quel point, pendant toute ma vie,  
On m'en a peu donné quand j'en avais envie!*

PIERRE

*Je sais....*

GERTRUDE

*Tu ne pourras jamais t'en rendre compte !  
Et que puis-je t'en dire ? Est-ce que l'on raconte  
La tristesse et l'ennui continus, écrasants,  
Des longs jours sans soleil d'un hiver de quinze ans ?  
A-t-on vécu, d'ailleurs, quand on a dû soumettre  
Tout son désir d'aimer aux volontés d'un Maître ?  
Qu'on a languï ses jours près de lui sans entendre  
— Oh ! pas un mot d'amour ! — mais pas même un mot  
[tendre ;*

*Et qu'on n'a pas cessé sous son joug étouffant  
D'obéir, et d'en avoir peur, comme une enfant !*

PIERRE

*Gertrude....*

GERTRUDE

*\* Songe encor qu'avec chaque saison  
Un peu plus de malheur entrain dans la maison ;  
Que lentement mon cœur s'usait par la souffrance  
Jusqu'au renoncement, jusqu'à l'indifférence,  
N'ayant plus un désir, un espoir, un émoi....  
Alors, tu comprendras ce que ce fut pour moi,  
Quand je te vis soudain sur le seuil de la porte,  
Que tu me dis « Bonjour ! » de ta voix jeune et forte,  
Et qu'à l'éclat profond dont tes yeux ont brillé,  
J'ai compris que ton cœur n'avait pas oublié !*

PIERRE

*Gertrude !*

GERTRUDE

*Ah ! cela seul déjà me consolait....*

(Elle s'interrompt brusquement et prête l'oreille)

*Écoute !...*

PIERRE, après avoir écouté,

*C'est le vent qui frappe les volets.*

GERTRUDE, inquiète encore,

*Es-tu bien sûr ?*

PIERRE

*Mais oui ; c'est à l'extérieur....*

GERTRUDE, rassurée,

*En effet.... Que disais-je?... Ah ! qu'importe d'ailleurs ;  
Les mots que je te dis sont les mêmes toujours ;  
Les mots que je te dis sont tous des mots d'amour!...  
Ah ! je sais bien que ma tendresse est criminelle !  
Mais si j'ai mérité qu'on me frappe pour elle  
Et qu'on joigne au mépris un châtement sévère,  
Qu'on me dise, du moins, comment j'aurais dû faire  
Pour t'empêcher de prendre un cœur abandonné  
Qu'à toi tout seul, depuis toujours, j'avais donné !  
Car personne à part toi n'a rien eu de moi-même ;  
Ce n'est que dans tes bras que j'ai su comme on aime,  
Et tu l'as bien senti quand tu m'as retrouvée,*

*Quelle virginité je t'avais conservée !  
Ton amour est si bon, vois-tu ! Quand tu me prends,  
C'est quelque chose en moi de fiévreux, d'enivrant,  
C'est un feu qui dévore mon âme et mon corps  
Et qui même après ton départ me brûle encore !...  
Ah ! Tu ne m'en veux pas de me donner ainsi,  
Mon Pierre?... Tu ne dis rien ?*

PIERRE, doucement,

*Je te dis merci ;  
Oui, merci d'être à moi sans honte, sans pudeur,  
Et de m'offrir ton corps entier, comme ton cœur !*

GERTRUDE

*Pierre....*

PIERRE, lui tenant le visage entre les mains,

*Je suis heureux pourvu que je te voie  
Heureuse, et ce qui fait le meilleur de ma joie,  
C'est au fond de tes yeux ce sourire éperdu  
Par la douceur de ton bonheur inattendu !...  
Et pourtant quelque doux qu'ils nous soient, à présent,  
Ton bonheur et le mien me sont insuffisants,  
Et mon amour est las d'éprouver chaque nuit,  
Que nos baisers furtifs sont indignes de lui !*

GERTRUDE, tristement,

*Que veux-tu !*

PIERRE

*T'emmener d'ici, coûte que coûte!*

GERTRUDE

*Pierre....*

PIERRE

*Tu ne peux plus rester à Damme!*

GERTRUDE

*Écoute....*

PIERRE, avec autorité,

*Non! Nous pouvons refaire encor notre existence ;  
Partir pour vivre ensemble ! Ah ! vois-tu, quand j'y*

*Soudain, c'est comme si je mettais à la voile ;  
Le vent souffle, la mer est couverte d'étoiles,  
Et loin de tes douleurs et de ta ville morte,  
Le navire s'en va Gertrude, et je t'emporte!*

[*pense*

GERTRUDE

*Mon bien-aimé!...*

PIERRE

*Là-bas c'est le joyeux accueil  
De ma ville! Plus de misère, plus de deuil!  
Tout t'y fait oublier ton maître et ta prison ;  
Car dans l'asile heureux que t'offre ma maison*

*Pour y vivre ta neuve et calme destinée,  
Chaque matin commence une belle journée,  
Chaque soir la termine en amour dans mes bras !...*

GERTRUDE, qui d'abord écoutait avec ravissement,  
dans un sanglot soudain,

*Ah ! ne me fais pas mal, puisque je ne peux pas !*

PIERRE, avec un mouvement de révolte,

*Pourquoi ? Pour lui ?...*

GERTRUDE

*Pour lui ! Je le dois ; je le dois  
Mon bien-aimé !*

PIERRE

*Gertrude, il est donc une voix  
Qui mieux que notre amour te parle et te conseille !*

GERTRUDE, l'étreignant,

*Oh ! comment peux-tu dire une chose pareille !  
Écoute ! Il a pleuré sur la chute de Damme,  
Tantôt ! Son désespoir eût déchiré ton âme ;  
Et debout, devant lui, sans larmes, sans émoi,  
Je ne pensais qu'à toi ! Je ne pensais qu'à toi !  
Voilà comment je t'aime et comment je suis tienne !  
Mais s'il est une chose, ici, qui me retienne*



*Pourtant, c'est la misère où je le vois réduit ;  
Et puisque notre amour veut que je sois pour lui  
Sans bonté, sans douceur, même sans amitié,  
N'exige pas du moins que je sois sans pitié !*

PIERRE

*Oh, je n'exige rien ! Mais je défends ta vie,  
Car c'est à ta pitié que tu la sacrifies !  
Notre amour est trop vrai, trop jeune, trop fervent,  
Pour languir dans ta ville où plus rien n'est vivant,  
Et le crime aujourd'hui c'est d'étouffer sa flamme,  
Sous l'ombre de la Flandre et la ruine de Damme !*

GERTRUDE

*Écoute....*

PIERRE, se levant,

*Ah, si la vie était possible ici,  
Je te dirais : « Mentons encore, et restons-y ! »  
Mais tu sais ce qu'on voit quand on ouvre ta porte !  
Bruges se meurt ! L'Écluse est morte ! Damme est morte !  
Dans toutes vos cités les ruines s'amoncellent ;  
Et rester vivre ici, c'est mourir avec elles !*

GERTRUDE

*Pierre....*

PIERRE, avec une force contenue,

*A chacun son temps ! Pendant combien d'années*

*Ont-ils tenu la mer dans leurs mains fortunées !  
Ils étaient les plus forts; c'était juste ; mais l'âge  
A lentement vaincu leur force et leur courage,  
Et de plus jeunes qu'eux, courageux et robustes,  
Sont venus, qui l'ont prise à leur tour, et c'est juste !  
Aussi, ne pleurons pas leur vieillesse chenuë ;  
La vie? Elle est là-bas, chez moi, qui continue !*

GERTRUDE

*Pierre....*

PIERRE, plus pressant,

*Et toi, comme si ce n'était point assez  
D'avoir perdu pour lui, déjà, tout ton passé,  
Vas-tu, dans le silence et l'ombre de sa ville,  
Traîner tes derniers jours d'existence stérile,  
Et, pour mieux t'acquitter de ce que tu lui dois,  
Perdre encor l'avenir que tu portes en toi ?*

GERTRUDE

*L'avenir?...*

PIERRE

*Crois-tu donc qu'en partant, je ne songe  
Qu'au plaisir moins troublé d'un amour sans mensonge?  
Non! Cet amour s'exalte à l'espoir émouvant  
De vivre encore, après ma mort, dans notre enfant ;  
Et c'est du même espoir que ton être frissonne,*

*Quand tu m'attends, quand tu me veux, quand tu te*  
[donnes!

GERTRUDE

*Oh ! mon Pierre....*

PIERRE

*Voilà ce qui nous justifie !  
Et si demain le monde osait juger ta vie,  
Comparais devant lui sans aucune épouvante :  
Tu tiendras sur ton sein ta réponse vivante !*

GERTRUDE, se jetant contre sa poitrine,

*Mon bien-aimé, vraiment, tu crois que c'est possible ?  
Que je pourrais avoir cette joie indicible,  
De serrer dans mes bras, sur mon cœur, un matin,  
Mon enfant, notre enfant, mon Pierre?...*

PIERRE, la serrant dans ses bras,

*C'est certain.*

GERTRUDE

*Ah, vers un tel bonheur tout mon être s'élançe  
Aussi ! Je tends vers lui mes mains, mon cœur....*

PIERRE, l'interrompant brusquement,

*Silence!*

(Il écoute)

*Quelqu'un marche....*

GERTRUDE, écoutant,

*Non.... Non....*

PIERRE

*Je ne me trompe pas,  
Je t'assure....*

GERTRUDE, écoutant toujours,

*Mais non....*

PIERRE

*C'était le bruit d'un pas,  
Distinctement....*

GERTRUDE, après avoir écouté encore,

*Tu vois.... On n'entend rien.... Tout dort,  
Mon bien-aimé....*

(Tendrement, comme Pierre paraît encore inquiet)

*Tu ne veux plus que je t'adore,  
Dis?*

PIERRE, soudain résolu,

*Je veux t'emmener !*

GERTRUDE, émue,

*Maintenant?*

PIERRE, avec autorité,

*Tout de suite!*

GERTRUDE, craintive,

*Pierre....*

PIERRE, parlant rapidement, visiblement inquiet,

*Il le faut! La nuit protège notre fuite....*

GERTRUDE, subjuguée par l'accent de Pierre et se laissant envelopper dans le manteau qu'il a pris sur la table,

*Mon Dieu.... Mon Dieu....*

PIERRE

*Prends mon manteau ; la brise est rude;*

*Je sais où te mener hors la ville....*

En disant ces mots, Pierre, entraînant Gertrude, a déjà fait quelques pas vers la porte d'entrée quand, brusquement, la porte du palier s'ouvre sous la main de MÈRE-FLANDRE. A côté de la servante CORNEILLE, à moitié vêtu.

CORNEILLE, rudement,

*Gertrude!*

GERTRUDE, épouvantée, clouée sur place,  
*Pierre!....*

CORNEILLE, brutalement à Mère-Flandre,  
*Va-t-en!*

(Il referme la porte sur elle; à Pierre)

*Que faites-vous ici?*

GERTRUDE, à Pierre,  
*Prends garde,*  
*Pierre!...*

PIERRE, immobilisant Gertrude d'un geste,

*Laisse-moi faire; ceci me regarde.*

(A Corneille)

*Maître....*

CORNEILLE, arrivé au bas des marches, à Pierre,

*Que faites-vous ici, dans ma demeure?*

PIERRE, se maîtrisant et martelant ses mots en  
montrant Gertrude,

*Je l'arrache au destin de ce pays qui meurt;  
Au sort auquel votre égoïsme la livrait;  
Et quand tout va mourir ici....*

CORNEILLE, que redresse son orgueil,

*Ce n'est pas vrai!*

*Et de quel droit d'ailleurs?...*

PIERRE

*Notre amour, voilà tout!*

(Corneille avançant vers lui, il recule)

*Ah, je suis le plus fort aujourd'hui; laissez-nous*

*Maître!... Nous nous aimions; vous l'avez prise; eh*

[*bien,*

*Voici mon tour....*

(Il recule encore devant l'attitude menaçante de Corneille, se refusant à la bataille avec lui)

*N'avancez pas!...*

(Et comme sa retraite l'éloigne de Gertrude, immobile, terrifiée, il l'appelle)

*Gertrude, viens?*

(Mais elle ne bouge pas, incapable d'une décision, attendant, inconsciente, d'appartenir au plus fort. Et PIERRE, plus rudement)

*Gertrude, viens?*

CORNEILLE. alors, allant à Gertrude et l'empoignant  
brutalement par le bras,

*Je ne veux pas que tu t'en ailles!*

GERTRUDE, avec un accent de douleur,

*Maître!*

PIERRE

*Ah, n'y touchez pas, n'y touchez pas!...*

Mais avant que Pierre ait fait un pas, Corneille, lâchant Gertrude, soudain s'est précipité sur lui et l'a saisi à la gorge. La lutte est brève; sans frapper Corneille, Pierre tente seulement de se dégager; il le repousse d'un mouvement violent; et comme si dans ce dernier effort Corneille avait donné tout ce qui lui reste de vieille énergie, il tombe lourdement, sur les deux genoux, comme un bœuf qui s'abat.

CORNEILLE, en tombant,

*Canaille!...*

GERTRUDE, épouvantée, fait un geste vers Corneille,

*Que fais-tu, Pierre!...*

PIERRE, l'arrête et l'attirant à lui,

*Ah, non!... C'est à moi de te prendre!*

Et la tenant, défaillante, les mains sur le visage, il l'entraîne et disparaît avec elle dans la nuit.

Quelques secondes auparavant la porte du palier s'est rouverte et Mère-Flandre apparue a vu tomber le Maître et fuir Pierre et Gertrude. Aussi rapidement qu'elle le peut elle descend



les marches et s'approche de CORNEILLE. Il est demeuré là, sur ses deux genoux, comme incapable de se relever. Mère-Flandre se penche vers lui, l'aide à se soulever ; il regarde alors la chambre vide, la porte ouverte, l'obscurité nocturne, puis d'une voix douloureuse, presque plaintive, il dit :

*Nous n'allons pas mourir, n'est-ce pas, Mère-Flandre ?*

Elle le calme d'un geste doux, maternel...



*Des presses  
de  
l'Imprimerie Veuve Monnom  
32, rue de l'Industrie  
Bruxelles.  
1912*







PQ  
2637  
P24A22

Spaak, Paul  
A Damme en Flandre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

